



pentagramme

Lectorium Rosicrucianum

Les Celtes et les lieux sacrés
Irlande – indépendant, magique, invincible
Balises à l'horizon
La chrétienté celtique
Un chevalier authentique
Le Graal de la Lumière
Vierges noires
Le cœur poétique irlandais de W.B. Yeats

MARS/AVRIL 2011 NUMÉRO 2



La revue pentagramme paraît six fois par an en allemand, anglais, espagnol, français, hongrois, néerlandais et portugais. Elle ne paraît que quatre fois par an en bulgare, finnois, grec, italien, polonais, russe, slovaque, suédois et tchèque.

Rédacteur en chef

A.H. v. d. Bruij

Responsable éditorial

P. Huijs

Rédaction

Pentagramme
Maartensdijkseweg 1
NL-3723 MC Bilthoven, Pays-Bas
e-mail: pentagram.ln@planet.nl

Administration et abonnement

Editions du Septénaire
219 Maison Rouge
F-68650 Lapoutroie, France
e-mail: info@septenaire.com
www.septenaire.com

Lectorium Rosicrucianum
CH-1824 Caux, Suisse
e-mail: admin@rosicrucianum.ch

Lectorium Rosicrucianum v.z.w.
Lindenlei 12
B-9000 Gent, Belgique
Représenté par Mme A. De Jongh
e-mail: secr.lectoriumrosicrucianum@skynet.be
www.rose-croix.be

Lectorium Rosicrucianum
2520 rue de la Fontaine
Montréal, Québec H2K 2A5 Canada
e-mail: montreal@rose-croix-d-or.org
http://canada.rose-croix-d-or.org

Il est possible de s'abonner au pentagramme à tout moment.

Impression

Stichting RozeKruis Pers
Bakenessergracht 5
NL-2011 JS Haarlem, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com
www.rozekruispers.com

© Stichting RozeKruis Pers
Toute reproduction est interdite sans autorisation écrite préalable.

ISSN 1384-2072
CCP 18-406-9

Revue de L'École Internationale de la Rose-Croix d'Or Lectorium Rosicrucianum

Cette revue veut attirer l'attention des lecteurs sur la nouvelle période où est entrée l'humanité. Le pentagramme est à chaque époque le symbole de l'homme rené, de l'homme nouveau; en même temps c'est le symbole de l'univers et de son devenir éternel au cours duquel se manifeste le plan divin. Un symbole acquiert une valeur réelle quand il incite à l'accomplissement, et quiconque réalise le pentagramme dans son microcosme, son petit monde, se trouve sur le chemin de la transfiguration. La revue **pentagramme** invite donc le lecteur à entrer dans la nouvelle période en se livrant intérieurement à une véritable révolution spirituelle.

pentagramme

année 33 numéro 2 2011

Pentagramme 2 de cette année emporte le lecteur vers le monde des Celtes qui au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ peuplèrent toute l'Europe, bien qu'ils n'aient jamais formé un état social défini ou un gouvernement centralisé.

Notre périple à travers ce domaine mystérieux qui se perd dans la nuit des temps est comme la vision d'une peinture aux nombreux coloris et nuances, trouée de taches lumineuses, s'ouvrant sur de vastes domaines dévoilant des pans entiers d'une histoire secrète. Nous n'aurons pas ici la prétention de vouloir tout dire.

Ce qui nous a vraiment inspiré, vous le trouverez dans les pages qui suivent. Ce qui nous surprit le plus fut la facilité avec laquelle les idées libératrices des premiers chrétiens trouvèrent un écho chez les Celtes en France, en Angleterre et surtout en Irlande. Comme Taliésin, le dernier barde du Vème siècle, l'entonne : « Christ, la parole de l'origine, fut, depuis le tout premier commencement, notre instructeur ; et nous n'avons jamais oublié sa doctrine. Le christianisme était peut-être nouveau en Asie, mais il n'y eut jamais un temps où les druides de Bretagne ne prêchèrent son enseignement. »

Sommaire

- Le monceau du témoignage 2
- La connaissance des mystères est intemporelle 6
- Les Celtes et les lieux sacrés 8
- Un champ où se reflètent de pures valeurs 14
- Balises à l'horizon 18
- Le christianisme celtique 21
- L'Irlande – indépendante, magique, invincible 26
- Un authentique chevalier 30
- Jean Scot Erigène, un penseur libre d'Irlande 37
- Le Graal de la Lumière
 - Les anciennes légendes du Graal dans la tradition celtique 42
 - W.B. Yeats, poète du cœur irlandais 48

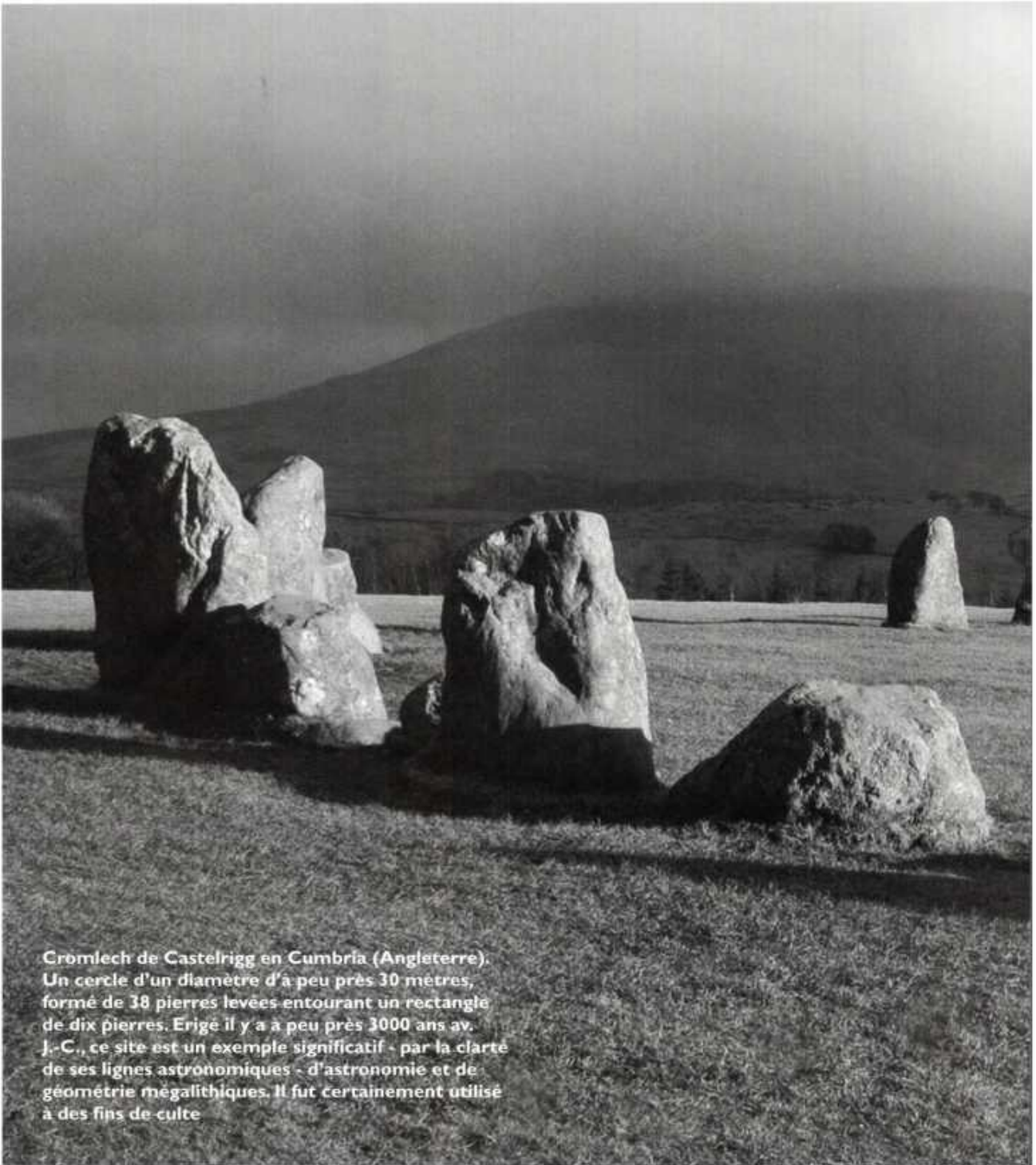


Couverture : représentation de la forêt sacrée des druides : gravure tirée de l'opéra « Norma » de Vincenzo Bellini (1802-35).
Ecole française. Bibliothèque de l'Opéra Garnier,

Le monceau du **témoignage**

Un **Pentagramme** sur les Celtes – mais les Celtes n'ont jamais existé.

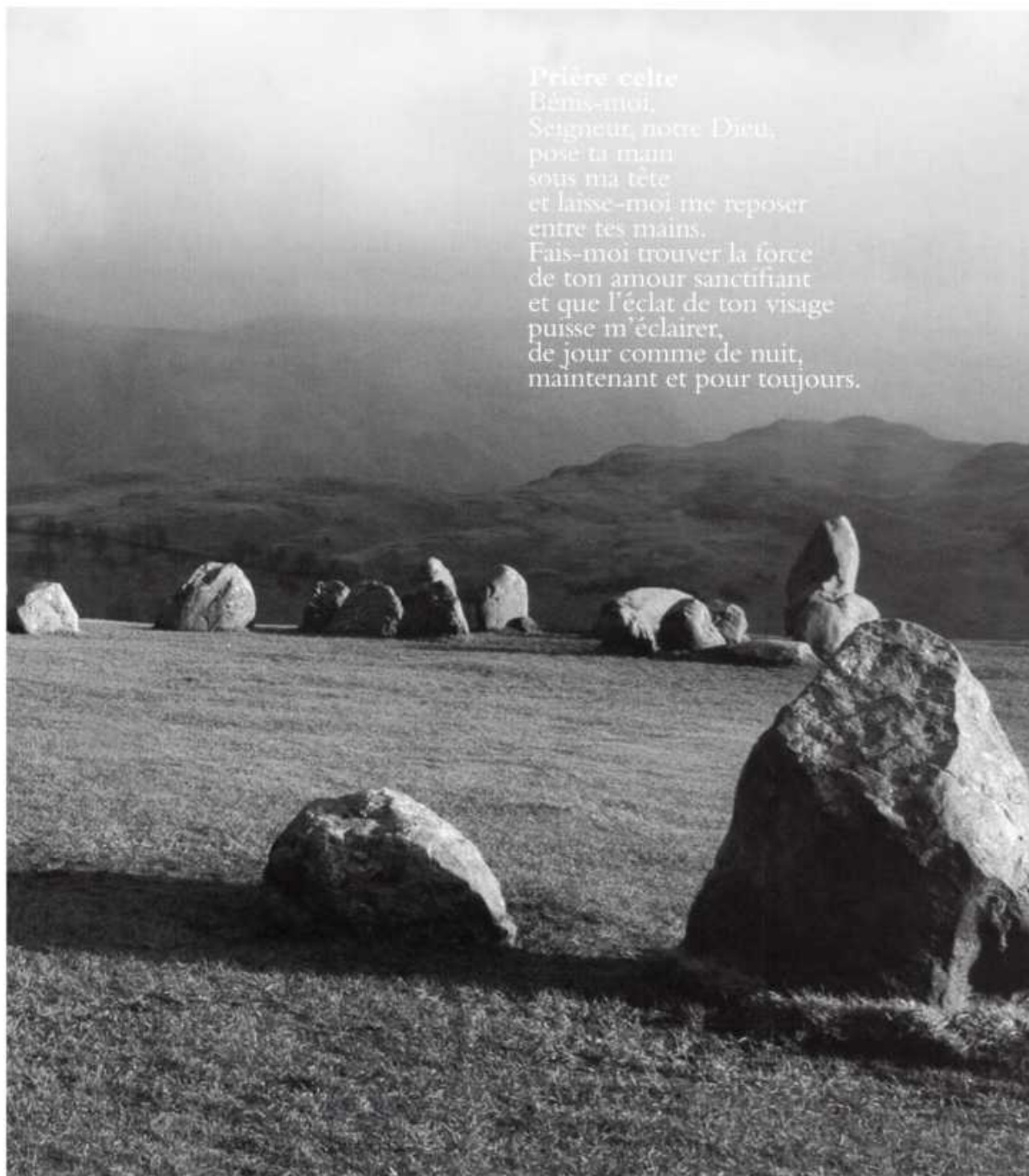
Un **Pentagramme** sur l'Irlande – mais il n'y a pas qu'une seule Irlande.



Crômlech de Castlerigg en Cumbria (Angleterre).
Un cercle d'un diamètre d'à peu près 30 mètres,
formé de 38 pierres levées entourant un rectangle
de dix pierres. Érigé il y a à peu près 3000 ans av.
J.-C., ce site est un exemple significatif - par la clarté
de ses lignes astronomiques - d'astronomie et de
géométrie mégalithiques. Il fut certainement utilisé
à des fins de culte.



Prière celte
Béni-moi,
Seigneur, notre Dieu,
pose ta main
sous ma tête
et laisse-moi me reposer
entre tes mains.
Fais-moi trouver la force
de ton amour sanctifiant
et que l'éclat de ton visage
puisse m'éclairer,
de jour comme de nuit,
maintenant et pour toujours.



Il y a à peu près 11 000 ans commença le Néolithique (âge de la pierre polie) qui apporta une série de développements révolutionnaires. Même si ces développements diffèrent fortement selon les régions, ils ont au moins en commun le début de l'agriculture et de l'élevage pendant cette période.

« Cimmériens » ou « Kimmériens » est le nom le plus ancien connu pour les « Keltoi », les peuples vivant, selon les grecs, dans les forêts étendues et les contrées au nord et à l'ouest de la Grèce. Nous les retrouvons en tant que Celtes en Angleterre, au Pays de Galles, en Hybernia-Irlande, en tant que Gaels en Écosse et Gaulois en Gaule.

Tous ces peuples sont partis de leur pays originel au-delà de l'Euphrate, à peu près trois mille ans avant Jésus-Christ, vers leurs nouvelles contrées en Europe, en Gaule et en Belgique jusqu'aux *insula sacra*, les îles mystiques de l'Ouest. Dans le langage ésotérique moderne, nous disons des peuples de cette période que ce sont des « civilisations survivantes ». Elles devaient pour ainsi dire tout recommencer après que le centre de leur civilisation originelle ait disparu à cause de grandes catastrophes, et que la connaissance caractéristique de leur origine commune se perdit.

Ces peuples ne consignaient pratiquement rien par écrit, en tous cas rien de ce qui concernait la religion. Ils n'utilisaient pas non plus de métal ni de clous dans la construction de leurs autels. Ils représentaient « le royaume de pierre » qu'évoque la Bible.

Ils ne connaissaient aucune forme de gouvernement centralisé, aucune unité économique ou politique. Ils restaient autonomes sur leurs propres domaines, mais partageaient le même sentiment d'appartenance religieuse et une même langue, une langue parlée sur tout le continent européen, riche en images comme aucune autre. Une langue déjà parlée au paradis, selon les dires des Irlandais et des Ecossais !

C'est justement grâce à leur langue que les différents peuples finirent toujours par se retrouver. Dans la langue s'exprime l'esprit collectif, les habitudes, les usages, les rituels. Les Celtes vécurent en autonomie et en libre coopération. Le peuple et la tribu entretenaient chacun à leur manière une liaison aux esprits de la nature et aux hiérarchies spirituelles qui se tenaient à l'arrière-plan. Tout Celte libre était donc relié de façon toute personnelle au divin, pour autant que sa conscience le lui permettait. Il se sentait pour ainsi dire 'blotti' dans l'âme du monde, non pas comme une personnalité parfaitement individualisée comme nous le sommes, mais comme partie intégrante d'un ensemble mystérieux, dont il serait un facteur actif.

Ici et là un nom rappelle leur présence. La racine « kelt » se retrouve dans « Galates » en Asie Mineure, dans « Galice » en Espagne, dans le Pays de « Galles » en Grande-Bretagne, dans la « Gaule ».

Une langue pratiquement disparue de nos jours. Elle ne résonne plus que dans quelques dialectes

Les peuples celtes occupèrent tous les territoires de « la fin des terres » (Finistère en Bretagne, Cap Finisterre en Espagne et dans les îles britanniques) jusqu'à la Mer Noire et de la Mer du Nord jusqu'à la Méditerranée

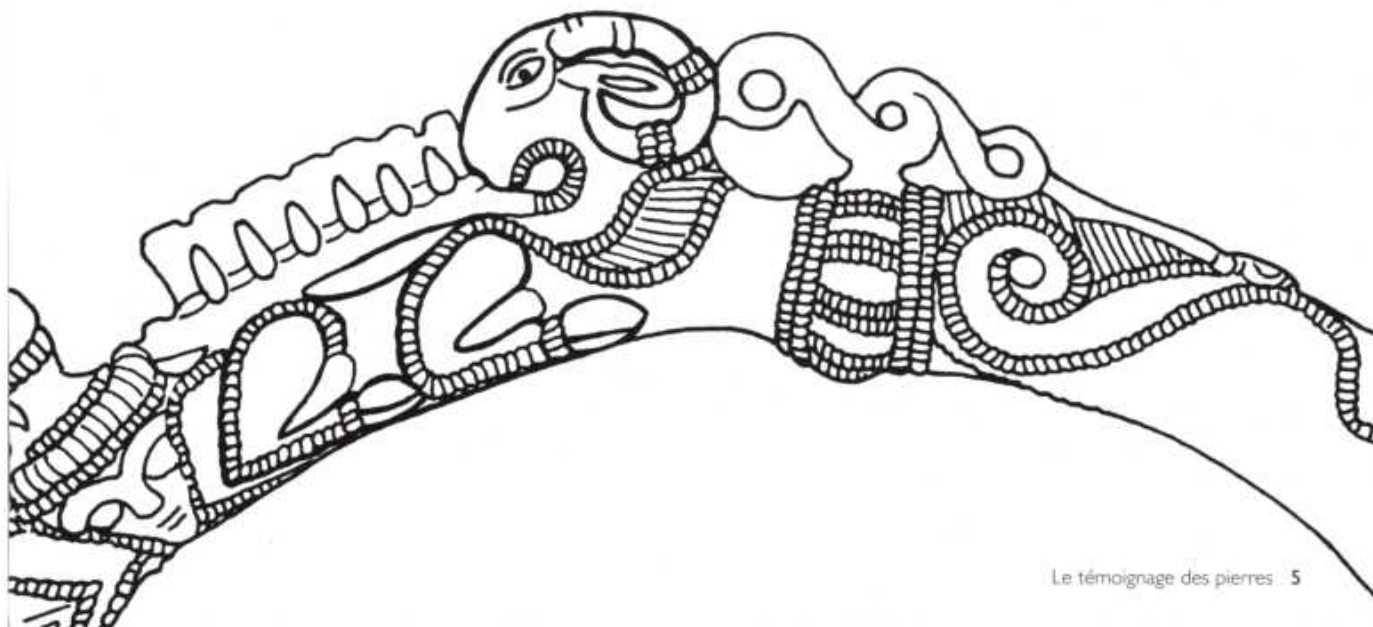
Rudolf Steiner à Penmaenwahr, Pays de Galles :

« Lorsque nous faisons l'ascension de la montagne, rencontrons les pierres druidiques et les considérons comme les vestiges témoignant d'un effort vers l'esprit des temps anciens, nous pouvons alors nous imaginer comment les druides celtiques de ce temps s'efforçaient avec ardeur de trouver l'Esprit ; et qu'ils ne trouveront l'accomplissement de leur aspiration que lorsque nous aurons acquis à nouveau la compréhension de l'esprit. Cet esprit, nous l'obtenons par l'expérience, à notre manière, du Christ intérieur qui vient. Comme Christ traversa d'abord le mystère du Golgotha dans une stature physique, Il reviendra sous une forme spirituelle, car c'est seulement ainsi que l'humanité Le reconnaîtra. C'est quelque chose que nous pouvons fortement ressentir en ces lieux mêmes où subsistent encore ces vestiges exceptionnels.

Rudolf Steiner, Penmaenwahr, "La connaissance initiatique", 18/31 août 1923

aux confins de l'Europe : le gallois, l'écossais et l'irlandais, le gaélique et le breton, vestiges de la langue celte. Le nom germanique des Celtes était « Wallons ». On retrouve cette forme dans les noms de régions comme Wallis en Suisse ou la Wallonie en Belgique.

Au III^{ème} siècle avant Jésus-Christ, à un des points culminants de la civilisation celte, les peuples celtes vivaient déjà « aux confins de la terre » (du Cape Finisterre en Espagne et des Îles Britanniques jusqu'à la Mer Noire, et de la Mer du Nord jusqu'à la Méditerranée). Les Celtes s'étaient emparés de la ville de Rome en 387 avant Jésus-Christ. Et ce sont eux et non pas les Romains qui ont fondé des villes comme Londres, Genève, Strasbourg, Bonn, Vienne, Budapest, Belgrade, Coimbra et Ankara ! ☼



La connaissance des mystères est intemporelle

Paix, amour et justice formèrent le fondement du druidisme.

C'est sur ce fondement qu'ils s'approchèrent du monde et des hommes ;
c'est cela la sagesse : une connaissance en liaison avec tout et tous.

Comment une chose qui connut son apogée il y a quatre mille ans peut-elle être d'actualité ? On dit que le grand Hu Gadarn restructura le druidisme il y a environ quatre mille ans autour de Stonehenge, déjà plus ancien. Il fut un contemporain d'Abraham et le patriarche de son peuple Hu, le puissant.

Sur les îles Britanniques on trouve de nombreux vestiges de cette période. Sur chaque dizaine d'hectares on peut découvrir un cercle de pierres, une galerie, un monolithe (menhir) ou un tumulus (tertre funéraire).

Tu es là et tu sens le mystère ; la grande énigme te submerge. Tu penses que ça devait être forcément des endroits de guérison, en même temps qu'ils servaient sûrement des buts religieux. Le temps dissout tout. Ici ont souvent lieu des événements importants ; tu le ressens. Ici la « guérison » et « la connaissance de Dieu » ne sont pas séparées, et la limite entre le monde ordinaire et l'autre monde est relativement ténue.

Un druide est un initié à la sagesse des mystères. Le mot « druide » est lié à la racine indo-européenne « vid », comme dans les Védas indiens : « connaissance ». Un druide préservait soigneusement les secrets et transmettait ses enseignements et son savoir uniquement par voie orale. En tout il voyait la collaboration des « trois », de la Trinité de la création.

Tu te tiens près d'un cercle de pierres, tu es tout seul avec l'herbe et les pierres silencieuses. La sagesse des mystères est intemporelle. Écoute, c'est comme si tu l'entendais de nouveau !

« Dis ou Duwa (=Thau) est le nom du triple Dieu unique !

Bel ou Beli Mawr est la grande Lumière créatrice !

Taran est le gardien !

Yesu ou Hesus, le sauveur qui viendra ! »

Tout est composé de trois. La triple unité forme la vie, chaque existence :

père,
lumière,
esprit.

Trois qualités resplendissantes de sagesse :

amour,
vérité,
courage.

Trois choses qui trouvent leur racine dans les trois unités originelles :

toute la vie,
tout le bien,
toute la puissance.

Les trois fondements du druidisme :

paix,
amour,
justice.



Trois choses louables en l'homme :
calme,
sagesse,
bienveillance.

Les druides connaissaient une énergie lumineuse du nom de Hesus ou Yesu ! Et c'est justement l'aspect salvateur qui fit qu'ils purent accueillir de tout cœur une nouvelle révélation dans laquelle Jésus-Christ vint en tant que messager du monde solaire.

Le chêne était l'arbre sacré de la divinité et le gui, avec ses trois baies blanches, représentait la trinité, et plus particulièrement Yesu, la

La grotte de Fingal se situe sur l'île déserte de Staffa (Écosse), proche des Hébrides. Cette grotte, que l'on met facilement en relation avec les Celtes, inspira poètes et musiciens romantiques, comme Mendelssohn, qui composa sa célèbre « ouverture des Hébrides », et William Turner qui peignit « Staffa, la grotte de Fingal »

Lumière ; puisque Lui, la force de Lumière, fait de deux un et abolit la division. Le druidisme attendit sans aucun doute la nouvelle impulsion de la Lumière : le Christ. Dans la trinité druidique, Hesus est « le créateur de l'avenir ». Ainsi, avec la venue du christianisme, le soleil fut relié au mystère de la résurrection.

C'est un savoir qui a disparu mais qui sommeille sous la surface de la conscience. Relie-toi, comme eux étaient reliés ! Oublie le temps, la peur, les soucis ! Écoute les premières paroles ! Cela t'attend ! Cela sommeille, pour être réveillé dans beaucoup d'hommes des temps modernes.

Le temps verse tant de pleurs, maintenant que l'intellect ne sait presque plus rien de la sobriété, de l'honnêteté, de l'élévation des cercles de pierre, de la raison pour laquelle elles sont placées ainsi remarquablement alignées, et de la manière dont elles concentraient l'énergie de toutes les personnes présentes.

Mais toi et d'innombrables autres aspirez à ce savoir : être relié intimement à la création, la libre liaison avec l'esprit et l'autonomie propre, les trois points essentiels des Keltoi. ☸



Les Celtes et les lieux sacrés

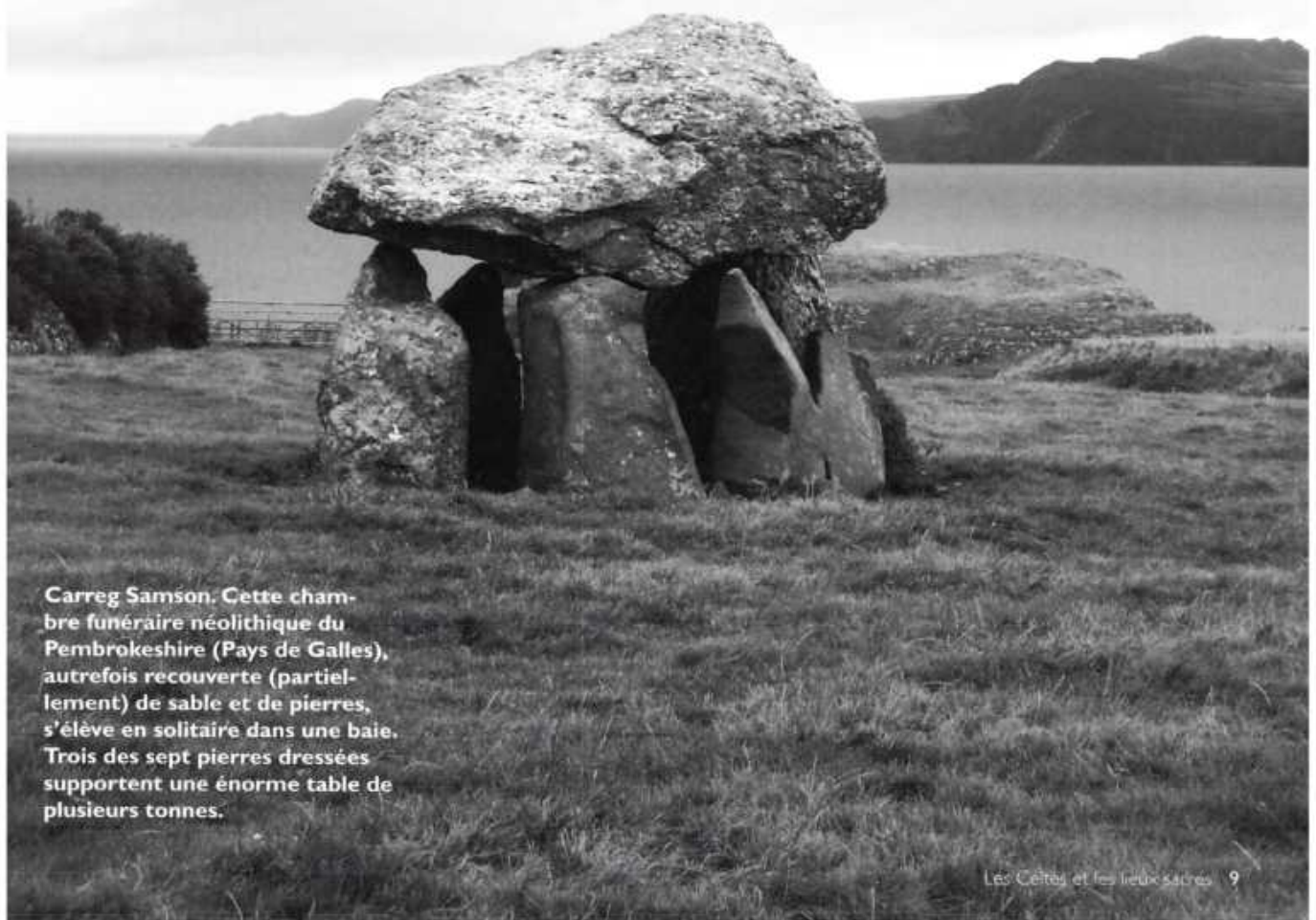
Contrairement à ce que beaucoup pensent, les celtes et les druides n'édifièrent pas de temple et ils n'en connaissaient pas non plus l'usage. Dans les anciennes légendes galloises ou irlandaises, il n'est fait nulle part mention d'édifices qui auraient servi de temples. Les sources grecques et romaines ne citent aucun temple gaulois qui aurait pu exister avant la conquête de ces territoires par Jules César.

LOCI CONSECRATI Les Celtes et les druides ne construisaient pas de temples, qu'ils ne connaissaient d'ailleurs pas. Dans les histoires anciennes du pays de Galles ou d'Irlande, l'on ne trouve pas d'indications concernant l'usage de temples. Les sources grecques et romaines ne font pas état de temples gaéliques antérieurs à leurs conquêtes ; par contre, ils avaient connaissance de lieux où l'on vénérât les dieux. Les textes latins parlent à ce propos de *loci consecrati*, des lieux consacrés. Cassius Dion, un historien romain d'origine grecque (164 - ± 235), auteur de 80 ouvrages sur l'histoire romaine, a donné une description détaillée de la révolte celtique sous le règne de leur reine Boudicca en 60-61. On trouve chez cet historien le terme *nemus* qui désigne un jardin ou une clairière entourée d'arbres. Cela nous ramène aux Celtes chez qui l'on retrouve le *nemus* dans les mots *niam* gaélique et *nenv* (nan) breton. Les espaces sacrés celtes étaient appelés *nemeton*.

Après les guerres des Gaules (vers 59 à 53 av. notre ère), des temples carrés consacrés aux dieux romains apparaissent. Toutefois, ceux-ci n'ont rien à voir avec la sagesse religieuse des druides. En Irlande, pays que les Romains n'ont jamais pu occuper, on ne rencontre pas de temples. Toutes les cérémonies avaient lieu soit au sommet de « tumuli », soit dans les forêts. Le bois était utilisé pour des constructions en tout genre. Les vestiges mégalithiques que sont les dolmens et les allées couvertes, ces lieux de

séjour des divinités des Irlandais n'ont jamais été des lieux d'adoration ; cela, du seul fait que ces endroits étaient cachés, entièrement recouverts de végétation et donc, inconnus des populations d'alors. Ces vestiges sont des témoins d'un autre monde, d'une civilisation mégalithique remontant loin au-delà de tout ce que relatent nos historiographes, bref bien antérieure aux Celtes. La recherche contemporaine commence lentement à en savoir plus au sujet de ces vestiges de pierre que l'on trouve disséminés partout dans notre monde.

NEMETON D'après Lucien (39-65), ce concept celtique de *nemeton*, dérivé du mot *nenh* (*nemus*), n'est pas tant lié à un espace physique qu'à une espace symbolique qui sous-entend un centre. Il peut s'agir d'une situation géographique comme d'un instant temporel ou d'une personne qui se distingue du restant de la communauté. Les Celtes étaient convaincus que cela n'avait aucun sens de mettre les dieux comme dans des cages. Ils étaient d'avis que l'homme libre s'ouvre aux énergies des dieux, ou d'une divinité, en vue d'une interaction ! Le *nemeton* était l'endroit et le moment où avait lieu la rencontre sainte sous la forme d'une puissante *émission* ou *influx* d'énergie. Les environs des sources étaient également des lieux où pouvait se produire le contact avec *Nem* (le ciel) et où étaient captées des énergies vitales concentrées, originaires de la terre ou du cosmos. Un lieu connu était la source de Baranton (*Bel-enton*).



Carreg Samson. Cette chambre funéraire néolithique du Pembrokeshire (Pays de Galles), autrefois recouverte (partiellement) de sable et de pierres, s'élève en solitaire dans une baie. Trois des sept pierres dressées supportent une énorme table de plusieurs tonnes.

Dans un cercle druidique, l'autel portait le nom de 'cromlech', pierre d'adoration, et une pierre creusée y recevait la 'pure' eau céleste, non souillée.

Bel, Belenos ou *Beli Maur* était, pour les Celtes, le nom du dieu de la lumière rayonnante, du feu du soleil, de la purification. Une source comme celle de Baranton dans la forêt de Paimpont est donc un espace de Lumière, de guérison, de Bel.

Cependant, important à remarquer, ce sont les êtres humains conduits par leur intuition qui déterminent le lieu. Un *nemeton* est toujours actuel et ne se rencontre pas fortuitement. Il va de soi que de tels endroits étaient toujours choisis en toute conscience par les druides, qui étaient en mesure de brancher leur intuition sur leurs connaissances approfondies de la nature et des forces du ciel. Contrairement à ce que d'aucuns prétendent, chercher à échapper aux Romains n'entraînait pas en ligne de compte pour choisir ces endroits.

DESERT – DYSERT Ce qui précède est aussi d'application pour le concept de *désert* qui, chez les chrétiens primitifs, occupait une place à part. Dès l'introduction du message de l'Évangile, on remarque que, dans les cités grecques et romaines, certains cercles (philosophiques ou religieux) avaient tendance à se détourner de la nature. Or les premiers chrétiens éprouvaient un besoin vital d'échanges avec la nature, parce que cela leur donnait

une expérience forte de l'unité de la création. Raison pour laquelle ils se rendaient *au désert*, un espace où les activités humaines n'étaient pas envahissantes. Retourner à la nature et s'y relier, c'est ce que recherchaient les anachorètes chrétiens. Du fait que ceux-ci vivaient principalement dans des contrées arides, on s'en est fait une image erronée. Par la suite, le christianisme romain a déformé le concept du désert.

Les moines du Moyen Âge qui érigeaient leurs monastères en des endroits calmes, à proximité d'établissements humains, suivaient l'exemple des ermites bretons et britanniques, qui, dès le premier siècle, cherchaient de tels endroits. Ces derniers marchaient encore sur les pas des druides, lesquels n'avaient jamais rompu le lien avec la nature. Le mot *dysert* se retrouve dans certaines dénominations d'abbayes d'Irlande.

Les lieux de rassemblements druidiques avaient la forme d'un cercle ou d'une orbe. Toujours ouverts sur le haut et les côtés, ils symbolisaient la voûte céleste par leur forme. Le métal et les armes n'étaient pas admis en ces lieux. Le cercle druidique comportait un autel appelé *cromlech* (pierre d'adoration) avec, à côté, une pierre creuse servant de bassin pour l'eau vierge et sainte recueillie directement des nuages de pluie. Aucun culte ne pouvait avoir lieu

avant le lever du soleil ni après le coucher du soleil. C'était pour symboliser l'éternel cycle de la nature que l'endroit était circulaire. Une fonction symbolique s'appliquait même aux voies d'accès. On a découvert un chemin qui faisait sept miles de longueur.

ECOLES SPÉRIEURES CELTIQUES Diodore de Sicile (90-21) est l'auteur d'une histoire du monde en quarante volumes où il mentionne ceci :

« Parmi les Gaulois et les Britanniques, il y a des philosophes et des théologiens très estimés appelés druides. Ceux-ci sont les gardiens d'un large savoir concernant toutes les sciences de l'époque. » Des siècles avant l'ère chrétienne, les îles britanniques comptaient des dizaines d'universités druidiques hébergeant des nombres importants d'étudiants. La religion, le droit et la science étaient réservés à l'élite

Pour assimiler toute la sagesse druidique et tout ce qu'elle comportait, il fallait en moyenne vingt ans et, en plus, un corps éthérique fort et sain qui pouvait assurer une mémoire parfaite !

Par ailleurs, de certaines sources grecques et romaines il ressort que des nobles et des riches d'Athènes et de Rome y envoyaient leurs enfants étudier le droit, les sciences et la religion. De plus, Platon prétendait que des départements importants de la philosophie grecque étaient originaires de l'Occident. Alors que de nombreux auteurs parmi les anciens de Grèce et de Rome ne comprenaient pas les enseignements druidiques, leurs écrits contenaient tou-

jours des louanges à l'égard de la science et de la sagesse des druides. Ces auteurs mettaient le savoir des druides en relation avec les enseignements de Pythagore. Il y avait même, parmi les anciens, des auteurs qui, partant du fait que Pythagore avait bénéficié de l'enseignement des druides, supposaient que Musée, Orphée et Pythagore étaient des druides !

L'ENSEIGNEMENT DES TRIADES D'après Jules César, « Les druides font de l'immortalité de l'âme la base de leurs enseignements. Ils considèrent que c'est là la principale motivation pour une vie vertueuse. » L'unité du divin était l'essence du druidisme, une unité qui était une trinité. « *Hesus, Taran, Bel* étaient des noms pour une seule divinité ; les druides ne reconnaissaient qu'un seul dieu », nous apprend Procope de Césarée (+530). Les druides avaient connaissance du dit « grand secret » communiqué oralement d'une génération à l'autre : l'enseignement du ternaire. Pour éclairer ce principe, idée fondamentale des triades, ils utilisaient souvent un arbre. Ils choisissaient un chêne porteur de deux branches assez horizontales donnant grosso modo la forme d'une croix. Dans la branche de droite, ils taillaient le nom de *Hesus* (ou *Yesu*, force) ; dans le tronc, le nom de *Taranis* (sagesse) ; dans la branche de gauche, *Belenis*, qui signifie Lumière et aussi Amour. Des siècles avant la venue de Christ existait cette triade celtique. Puis, sur le haut du tronc, ils gravaient le nom de la divinité *Tau* ou *Thau*.



La fameuse coupe de Gundestrup, trouvée au Danemark, est ornée de figures celtiques rituelles, mais c'est en fait un ouvrage d'origine thrace. La coupe serait en fait une commande des Scordisci celtiques, branche qui, en 120 av. J.C. fit irruption dans les territoires du Danube moyen et inférieur.

« Dressez vos têtes et ouvrez-vous, portes, portails éternels et le souverain révéré entrera. Qui est ce souverain révéré ? Yesu le puissant, il est le souverain révéré. »

C'étaient les druides qui enseignaient aux jeunes gens, comme l'écrivait J. César : « Les jeunes gens viennent en grand nombre vers eux pour apprendre et pour leur rendre grand hommage. Beaucoup d'entre eux viennent de leur propre gré mais beaucoup d'autres sont envoyés par leurs parents. » Contrairement à ce que prétendait Pline l'Ancien, le mot *druide*

n'est pas apparenté au mot grec pour chêne. *Druide* vient de l'ancien mot *dru-wide*, du lat-*videre* et du grec *idein* : voir. Au sens littéral, *druïdes* signifie « ceux qui voient loin » ou « ceux qui savent beaucoup ». En langage celtique on fait un lien entre le terme qui signifie *science* et le mot *arbre*. La racine indo-européenne *wid* est étroitement apparentée au mot gaulois *vidu*, arbre.

Entre les mots celtiques *savoir* et *forêt* il y a aussi un lien entre d'une part, le savoir et, d'autre part, l'expérience magique religieuse

En l'an 43, l'empereur Claude envahit la Bretagne et rase les universités druidiques.

en rapport avec les arbres ancestraux respectables. Ce n'est pas tellement surprenant si nous songeons à l'arbre de la connaissance qui se retrouve dans les traditions de tous les peuples. Étant des hommes qui possédaient la connaissance tout en étant des hommes proches des arbres et de la nature, les druides donnaient leurs enseignements en des endroits ouverts et sacrés et y accomplissaient leurs actes rituels. Selon César, ils spéculaient au sujet des étoiles et de leurs mouvements, des dimensions de la terre et des terres, de la nature des choses, de la puissance des dieux, sujets qu'ils transmettaient aux jeunes gens. L'instruction se faisait uniquement de bouche à oreille. Les druides avaient deux raisons pour se méfier des écrits. D'une part, ils ne tenaient pas à ce que leurs enseignements soient rendus publics ; d'autre part, ils voulaient prévenir l'erreur que leurs étudiants s'imaginent connaître quelque chose du seul fait de pouvoir le mettre par écrit tandis qu'ils négligeraient leur mémoire. Pour expliquer pourquoi le temps des études était si long, nous pensons que la raison principale en était qu'on attendait des jeunes qu'ils deviennent des hommes indépendants, libres et mûrs pour pouvoir, à leur tour, répandre cette sagesse.

Un *druide* expliquait ce qui suit au philosophe grec Lucien de Samosate (120-180) : « Nous ne relions pas l'éloquence à Hermès, comme vous le faites, mais au puissant Hercule...

Nous croyons qu'Hercule était un sage qui, par la force de son éloquence, fut en mesure de réaliser tout ce qu'il fit et, par la force de sa conviction, de vaincre tous les obstacles. Ses flèches rapides, selon moi, n'étaient rien d'autres que ses paroles aiguisées et bien dirigées pour porter atteinte à (l'égarement de) l'âme ; c'étaient des paroles ailées comme vous le dites vous-même ».

En l'année 43, l'empereur Claude ordonna d'envahir la Bretagne et de raser les *universités*. Les instituts et les bibliothèques devaient être détruits et il alla jusqu'à proposer au sénat romain de priver de vie ceux qui confessaient la religion druidique. Là-dessus, ils furent nombreux à se précipiter vers les ports pour fuir vers d'autres pays à la recherche de liberté. Finalement, l'empire et l'église de Rome allaient saper totalement l'influence des druides, jusqu'à la faire disparaître. Toutefois, sur ces entrefaites, put avoir lieu la remarquable fusion entre le druidisme axé sur la pure Lumière et le christianisme primitif encore intact qui pénétrait déjà en Europe occidentale en l'an 50. ☸

Un champ où se reflètent les valeurs pures

Chaque peuple a ses sanctuaires, souvent édifiés en des lieux qualifiés de saints, en particulier des nœuds de courants telluriques. La littérature traitant des Celtes et des druides en général et de l'Irlande en particulier comporte une multitude d'indications de lieux remarquables à ce point de vue. Mais, très précisément, qu'est-ce qu'un lieu saint ?

*« Je sentis le souffle des mondes étrangers
effleurer mon visage. »*

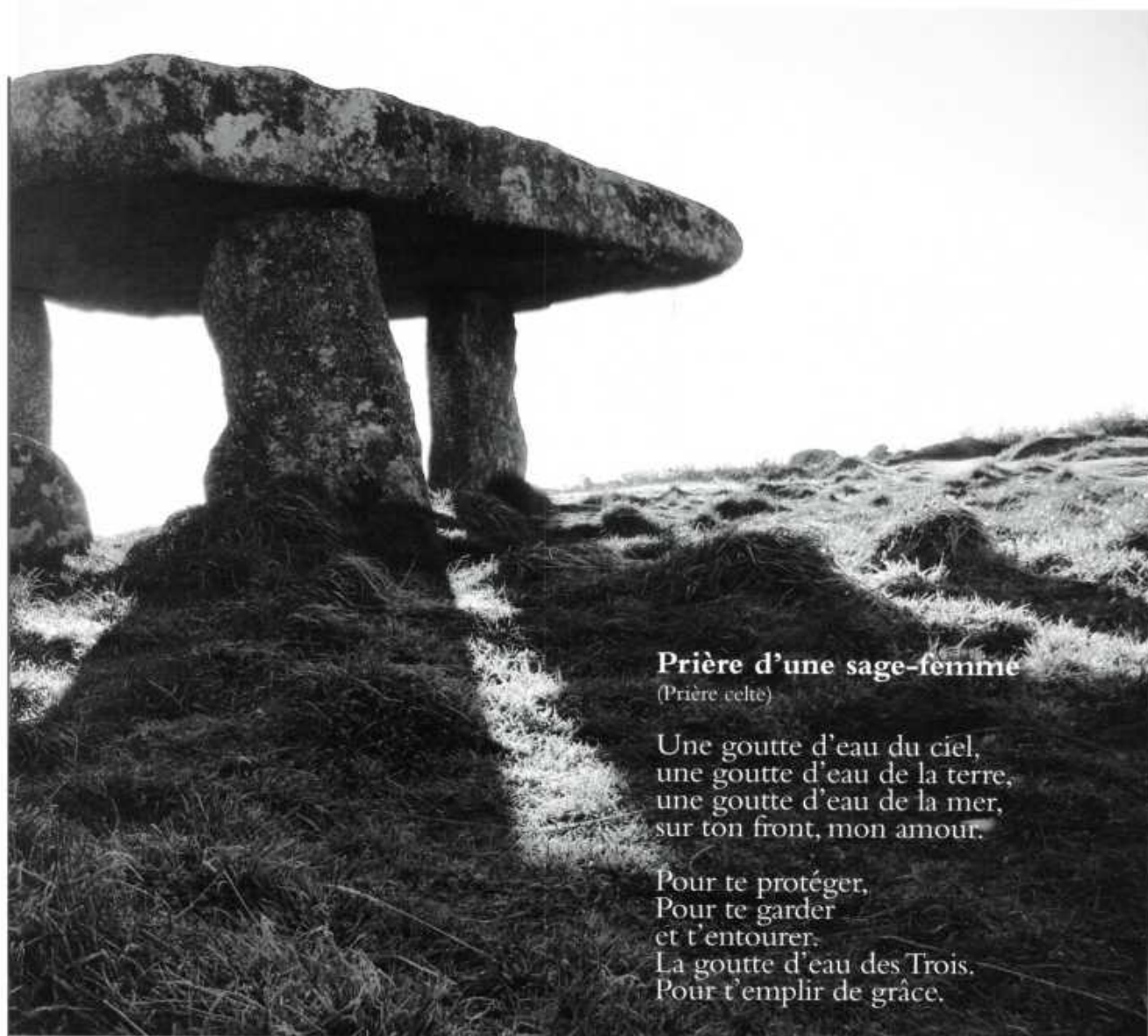
Ella Young, *Contes celtiques*

Le mot « saint » s'explique par tout ce que l'on qualifie de « bien », de « sain », de « parfait », d'où ce qui est en bonne santé physique et morale. Celui qui redonne la santé est un guérisseur, un médecin.

La mot lieu vient de « locus » : place, endroit, séjour, domaine, règne... ici dans un sens abstrait. Un lieu saint est aussi qualifié de sanctuaire : un lieu où « règne » quelque chose de saint. Les minéraux, les animaux et les végétaux forment des « règnes » à l'intérieur desquels les différences importent peu pour nous. La « vague de vie humaine » représente ce qu'on pourrait appeler le règne humain comprenant tous les aspects et caractéristiques évoquant le concept « homme » dans notre conscience ; toutes les formes de manifestations humaines où l'idée de l'Homme est

Lanyon Quoit ou Table des Géants en Cornouailles. On pense actuellement que les Celtes ne recouvrirent pas entièrement les monuments mégalithiques, mais laissèrent les tables granitiques et les montants à découvert afin qu'ils servent d'arrière-plan à leurs cérémonies rituelles





Prière d'une sage-femme

(Prière celté)

Une goutte d'eau du ciel,
une goutte d'eau de la terre,
une goutte d'eau de la mer,
sur ton front, mon amour.

Pour te protéger,
Pour te garder
et t'entourer.
La goutte d'eau des Trois.
Pour t'emplir de grâce.



indépendante du temps et de l'évolution. Une flamme qui a explosé en étincelles.

La notion de « règne » évoque une diversité de formes plus étendue que tout ce que nous pouvons imaginer. La notion de pyramide évoque une concentration des règnes fortement enracinés dans le sol mais devenant de plus en plus subtils vers le sommet.

Le règne « horizontal » tout comme la pyramide verticale ont un aspect limité en conséquence de notre conscience elle-même limitée.

Une maison est un lieu abrité où habiter ensemble. Dans une demeure spirituelle des individus se rassemblent et unissent leur humanité en ce qu'elle a d'essentielle ainsi que tous leurs pouvoirs spirituels jusqu'à obtenir un reflet de l'« homme unique ». Là peut apparaître un espace non terrestre, un espace très particulier, sans personnalités, sans lieu de réunion spécifique, un espace *dans* le monde mais pas *de* ce monde. Cette maison devient un foyer. Une maison est statique, un foyer est actif, vivant, mouvant : l'esprit cherche à s'y unir à

Un sanctuaire est un lieu où l'on recherche l'unité, le rétablissement des trois-en-un

L'Esprit qui guérit. Les Rose-Croix du 17^{ème} siècle appelaient un tel foyer : la demeure de l'Esprit-Saint. Pour la Rose-Croix moderne il est question du « Corps Vivant ».

Cette sphère ne consiste pas en matière morte ; la construction terrestre, où a lieu méthodiquement le saint et salutaire travail conservé le plus pur possible, en reçoit les rayonnements.

L'ESPRIT DE VERITE De cette manière une « maison » construite de main d'hommes peut devenir un saint lieu, que nous ne concevons pas comme matériel. Ainsi le terme de « christianisme » ne se réfère ni à une organisation ni à un enseignement ni à une série de dogmes mais à un espace où les pures valeurs de la surnature se reflètent et sont conservées. Mais combien de chrétiens sont-ils vraiment « chrétiens » ?

Cependant, « le bas étant comme le haut », ce rayonnement de la Lumière prend forme dans un ordre où peut vivre l'esprit de la Vérité. Cette forme est totalement au service du saint travail à réaliser et peut être aussi bien une hutte qu'une basilique. C'est ainsi que la culture celtique s'est tournée vers les arbres, ce qui correspond parfaitement à ses vues sur l'homme et la nature. Comme vous ne pouvez pas vraiment dire que l'homme n'est qu'un animal, vous ne dites pas non plus d'un arbre qu'il n'est qu'une plante ; les deux se sont comme élevés au-dessus de leur forme terrestre. Pour les druides, le chêne et autres arbres des forêts participaient à la même symbolique que les colonnes d'une cathédrale pour l'homme du Moyen Age.

La pierre ou le bois, le marbre ou le sable ne sont pas ce qui fait de l'authenticité des temples ou des cathédrales. Seule l'harmonie des mains, des têtes et des cœurs des hommes constitue un réceptacle pour la Lumière ; quel que soit leur nom, quelle que soit leur civilisation, ils forment ainsi une demeure pour l'Esprit de vérité. Et là où les hommes se rassemblent au nom de la Lumière, jaillit une source inépuisable de soutien et de consolation pour ceux qui la cherchent.

Un sanctuaire est un endroit, un ordre où l'on recherche l'union des êtres humains, du monde et de l'énergie gnostique, du corps, de l'âme et de l'esprit : le rétablissement du « trois en un ». Chacun porte dans son cœur un sanctuaire, en chaque être humain – aussi ignorant soit-il – sommeille une étincelle du feu éternel, souvent encore à peine discernable à travers les voiles enrobant le monde matériel. Mais il y a une Lumière que rien ne peut jamais éteindre car elle provient de l'éternelle flamme de l'Amour. ☸



Balises à l'horizon



Les grandes structures de pierre du Néolithique témoignent d'une impressionnante connaissance de la géométrie. Les bâtisseurs mesurèrent et conversèrent avec le cœur, à l'aide d'une seule coudée et en une seule langue.

Les constructeurs des grandes structures de pierre de la période néolithique (l'âge de la pierre polie), qui débuta il y a environ 11.000 ans, avaient une conscience totalement différente de la nôtre, et leur connaissance était d'une toute autre nature. Ils ne disposaient pas de notre connaissance rationnelle, ni de la grande quantité d'informations actuelles, mais cela ne les empêchait pas d'avoir le « savoir du cœur », la liaison avec la création, et l'intuition pleine de sagesse avec laquelle ils abordaient la vie et leurs semblables.

Ils ne voyaient pas de séparation entre l'art et la science, la religion et la philosophie, l'astronomie et l'astrosophie. Néanmoins ils étaient en mesure d'ériger des constructions incroyables et ils disposaient d'une connaissance géométrique impressionnante.

Ils suivaient avec exactitude la trajectoire des corps célestes et reconnaissaient l'importance du changement des saisons. Ils étaient conscients de la relation entre le « petit monde » humain, le microcosme, et le « grand monde » de l'univers, le macrocosme. Les courants d'énergie du corps humain n'avaient pas de secrets pour eux. Ceux qui traversent la terre et d'après lesquels ils édifiaient leurs constructions (des postes d'observation

astronomiques ? des points de concentration d'énergie ? des lieux de guérison ? des constructions religieuses ? des lieux où rassembler la connaissance ?) étaient aussi ordinaires pour eux que la carte routière pour nous. La précision avec laquelle ces points de rencontres énergétiques correspondaient aux positions et mouvements des corps célestes à l'époque nous laisse stupéfaits ; c'est bien ici la preuve que, dans les anciennes civilisations, nombreux étaient ceux qui vivaient selon l'adage : « ce qui est en bas est comme ce qui est en haut ».

Les scientifiques supposent qu'il y avait alors une langue mondiale unique, parlée jusqu'à il y a 15.000 ans, tout comme il n'y avait qu'une seule mesure, le yard mégalithique, pour les constructions. La langue était sacrée, propre à ce qui était divin ; la parole avait un pouvoir, elle était pratiquée avec beaucoup d'attention. Rien n'était consigné car tout se savait : ceux qui possédaient le savoir dirigeaient le peuple ; le roi avait la connaissance, il était savant, relié. Des groupes indiquaient les endroits où les hommes pouvaient s'établir ; c'étaient ceux qui possédaient l'art de la construction et de l'architecture – toutes les disciplines étaient représentées chez eux. Platon écrit dans *Kritias* : « Durant de nombreuses générations, aussi longtemps que leur nature divine eut encore assez de force, ces hommes obéissaient aux lois, gardaient leur cœur en harmonie avec leur origine divine et orienté à tous égards sur la vérité et la magnanimité ; ils étaient doux

Le fort fascinant de Dun Aengus - âge du fer celtique (environ 500-100 av. JC.) - surplombe la mer des rochers d'Innishmore, île de la côte ouest de l'Irlande.

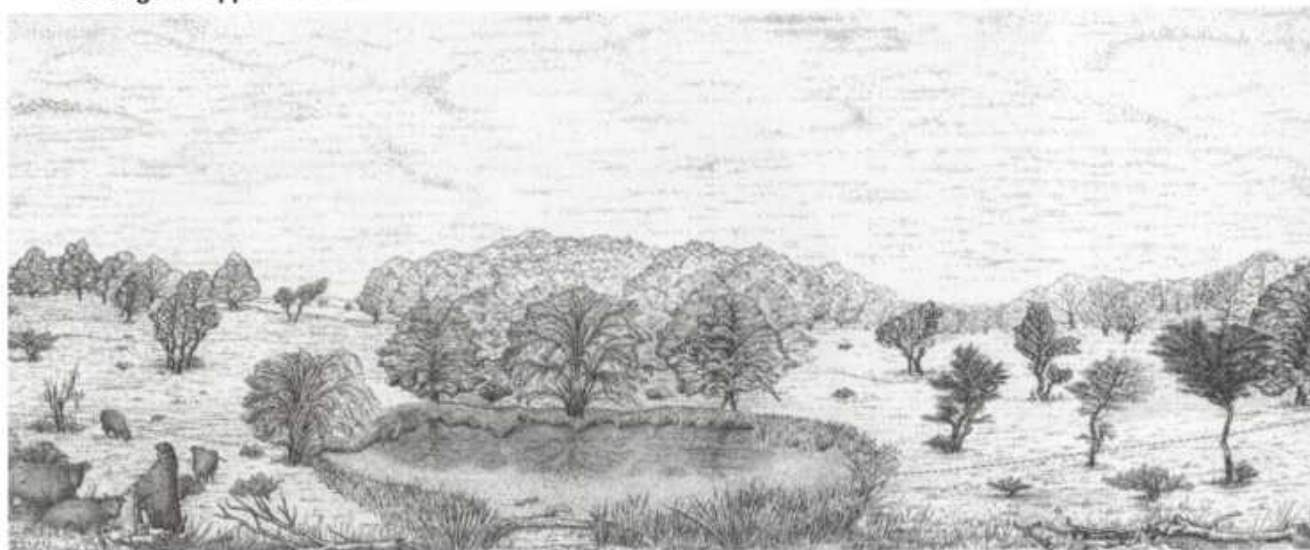
et sages envers leurs prochains dans toutes les circonstances ». Tout porte à croire, disent ces scientifiques, qu'avant le déluge, il y a environ 11.000 ans avant Jésus-Christ (Platon situe la disparition de l'Atlantide vers cette époque), la terre connaissait une civilisation mégalithique élevée. Nous découvrons beaucoup de choses qui le démontrent. Des constructions en pierre de dimensions prodigieuses mais qui furent submergées après la montée du niveau de la mer, l'orientation par les astres, l'utilisation du yard mégalithique d'environ 83 centimètres comme unité de mesure appliquée partout dans le monde et la symbolique uniforme en sont autant d'indices.

John Michell (1933-2009) a publié beaucoup sur le sujet dans les années 70 du siècle dernier. Bien que scientifiquement difficilement démontrable, les experts comme lui dans ce domaine sont d'avis que la structure des lignes de force qui traversent la surface de la terre

était connue de la civilisation qui édifia ces mystérieuses constructions de pierre. Celles-ci se trouvent toujours sur les points où ces lignes se croisent ou se touchent ; ce sont des endroits énergétiques importants.

La société mégalithique était adaptée aux impulsions électrostatiques d'un tissu (existant toujours actuellement) de mystérieuses lignes droites reliées entre elles. Jusqu'à aujourd'hui il y a beaucoup de gens qui peuvent témoigner de l'atmosphère ou de l'influence qui émane de ces endroits. En effet, Mitchell a découvert, que toutes ces structures de pierres se trouvaient parfaitement alignées – par trois au moins – sur des droites astronomiques courant de site en site et toujours magnétiquement orientées. ☼

Reconstitution d'une vaste aire à Manching sur le Danube (Bavière) qui servait de pâturage pour les troupeaux et où, mille ans auparavant, fut érigé un oppidum celte



Le christianisme celtique



L'Irlande, l'île verte, est renommée comme le pays des saints et des érudits. Ceux-ci, sous la direction des druides, passèrent pendant longtemps par des phases évolutives en vue de parvenir à l'indépendance de leur pensée. Les premiers écrivains irlandais utilisaient le mot latin « magi » pour désigner les « druides ». Depuis des temps immémoriaux, leur religion druidique attendait le retour de la Lumière et c'est dans ce contexte qu'elle trouva dans le jeune et pur christianisme un sol fertile.

*Comment pourrions-nous jamais oublier
l'Irlande d'où s'est levée pour nous
la splendeur d'une si grandiose lumière
avec le soleil de la foi ?*

Abbé de Grimold van St Gallen (vers 860)

C'est en Irlande qu'aux premiers siècles de notre ère, sans aucune ingérence extérieure, eut lieu le mariage si particulier de la sagesse des anciens mystères et des nouvelles impulsions du christianisme intérieur. C'est une erreur de penser que la culture celtique matriarcale la plus originelle et holistique disparut brutalement en raison de la culture masculine autoritaire du christianisme. C'est peut-être vrai de la restauration que Rome opéra au VI^{ème} siècle, mais il ne s'agit sûrement pas du christianisme celtique des tout premiers siècles de notre ère qui est une invention de l'authentique Irlande. La vérité est bien antérieure en Irlande, le nouveau message chrétien des représentants des anciens mystères fut aussitôt reconnu et à son tour se profila un jeune mouvement spirituel propulsé par la nouvelle impulsion christique à partir de la sagesse ancestrale.

C'est pourquoi le christianisme irlandais s'épanouit en peu de temps et se répandit bien au-delà des frontières. De façon progressive et pacifique la société irlandaise n'a jamais été bouleversée.

RÉSEAUX COMMERCIAUX Il est fort probable que les événements de Palestine, au temps de la crucifixion christique, furent connus des druides et transmis par des étrangers aux centres du druidisme de Grande-Bretagne. Les nombreuses relations commerciales entre le Pays de Galles, l'Irlande et les villes romaines du pourtour méditerranéen favorisaient en effet les échanges. Les écrits les plus précieux – en vers comme en prose – font voir clairement quels changements et adaptations eurent lieu après que le christianisme fut devenu la principale religion. La philosophie et la théologie des druides, en particulier leurs deux grands enseignements sur l'éternité et l'inviolabilité de l'univers, avaient été rédigés. Ils qualifiaient leurs lois d'« ordonnances célestes ». Toujours transmises oralement, elles furent mises par écrit sur ordre du roi d'Ulster en 48 av. J.-C. Deux cents ans plus tard, le roi Cormac (266 ap. J.C.) renouvela les lois antiques, reconstitua l'académie de Tara-Skryne (fondée en 1348 av. J.C.) et laissa aux druides – dont beaucoup étaient déjà devenus évêques ou prêtres – l'enseignement de l'histoire, du droit et de l'art militaire. Cette « double fonction » ne posa pas de problème, car il n'y avait au fond aucune divergence de vision. Un grand nombre d'entre eux ne changea pas de fonction, de telle sorte que, même après la conquête de l'Irlande par les Anglais, les bardes, les juges, les médecins et les harpistes conservèrent leur place dans la société.

L'histoire plus tardive de l'Église passe sous silence cette vérité. L'Église établie dissimule

Ancien hymne celtique au soleil

L'œil du grand dieu,
L'œil du dieu de gloire,
L'œil du roi domine la multitude,
L'œil du roi de la vie.
Brille sur nous de tout temps, en toute saison,
brille sur nous, doux et infini !
gloire à toi, ô merveilleux soleil
gloire à toi, ô soleil
face lumineuse du dieu de toute vie.



le fait que le christianisme irlandais, au début, provenait intégralement des enseignements libérateurs originels et universels, et qu'en fait il n'avait rien de romain. C'est bien plutôt le contraire : les premières sociétés chrétiennes apparurent à Rome grâce à l'action des nobles gallois qui avaient reçu la nouvelle foi d'une source directe et l'avaient transmise à Rome ! Ce qu'Augustin et Patrick apportèrent en Irlande cinq siècles plus tard fut un christianisme bien différent !

CONNAISSANCE DES TRIADES Depuis des siècles déjà, les druides en étaient venus à comprendre que leurs anciens mystères devaient disparaître à cause de l'évolution de la nouvelle conscience. Cela explique pleinement la facilité avec laquelle a pu s'effectuer si librement la transmission spirituelle. Une ère nouvelle

s'inaugurait accompagnée d'une nouvelle méthode initiatique ; c'était là le commencement ; il consistait dans la connaissance des triades et les druides voulaient y collaborer.

Avant cette époque, l'initiation était en général toujours orientée sur le développement et le renforcement des pouvoirs du moi par le moyen d'épreuves corporelles extrêmes.

Ce n'est pas pour rien que le courage héroïque et intrépide des guerriers celtes inspirait une telle crainte aux Romains. Pour les Celtes, le monde était tout sauf un refuge. Il était chargé de forces magiques et peuplé de démons. Seule la résistance des guerriers dans les pires circonstances les préparait au combat contre les puissances obscures. Ils y étaient aidés par leur liaison avec la nature environnante, soutenus par les forces planétaires actives que, grâce aux druides, ils savaient éprouver dans toute leur



Dans le comté irlandais de Cork se trouve le cromlech quasiment parfait d'An Drom Beag. Il est ainsi construit que la ligne imaginaire qui passe de la pierre d'autel à travers le milieu du portail de pierre coïncide au point où le soleil apparaît au solstice d'hiver, le 21 décembre.

réalité. Le terme 'celte' signifie d'ailleurs « courageux, intrépide ».

Ils suivaient les astres, le cosmos et se réglaient sur les changements de saisons. Leur sentiment à l'égard du surnaturel s'exprimait dans la vénération de certains lieux saints, des lieux de liberté où ne circulait qu'une force authentiquement pure. Dans de vastes forêts, en des lieux ouverts particuliers, aux confluent de ruisseaux, sur les bords d'un fleuve, mais aussi auprès de très antiques dolmens et menhirs, ils élevaient leurs constructions en bois. Ils possédaient encore une intuition innée - vestige de l'ancienne clairvoyance - qui leur permettait de percevoir les relations qui les unissaient aux forces naturelles environnantes. On pense en trouver des indications dans la tonsure de leur crâne et leurs longs cheveux sur la nuque qui exprimaient une telle liaison.

UN NOUVEAU COURAGE Avec le temps, ces pouvoirs cessèrent et les Celtes perdirent progressivement leurs anciennes coutumes. Leur sacrifice et leur courage mis en question devaient devenir d'une autre nature. La dévotion, le détachement et la consécration devaient vaincre leur peur. Le fondement en serait l'expérience directe et immédiate du divin, non plus uniquement dans la nature, mais aussi en soi-même, de sorte que chacun personnellement fût en mesure de suivre la voie des mystères. Une profonde et sensible vénération pour le soleil en tant qu'image de Dieu les rendait réceptifs à la rencontre avec Christ en tant que puissance solaire de l'Esprit planétaire central. Dans ce mystère, les druides reconnaissaient la victoire de la lumière sur les ténèbres, comme depuis toujours célébrée au solstice d'hiver (Noël). Les druides refusèrent toujours que la Lumière sous forme du soleil soit vénérée en tant que divinité exigeant des sacrifices sanglants. La seule offrande demandée était celle du « moi », dans la lutte où il était nécessaire d'apprendre à acquérir ce comportement. A partir de là, il s'agissait en effet d'une nouvelle énergie : l'amour. En imitant le Fils de Dieu, on doit s'offrir soi-même, offrande n'ayant nul besoin d'un épanchement de sang. Ainsi le pays de Galles et l'Irlande sont les seules régions où, dans le christianisme, il n'a jamais été question de sang versé. C'est un christianisme spontané, sans cruauté, et c'est comme cela qu'il doit être !

Le processus de vénération des forces de la nature se transformant en un processus intérieur, grâce aux nouvelles forces spirituelles, fut spontané parce qu'il fut compris. En concordance avec la nature inéluctable de ce processus et la fidélité à la tradition, les chefs de la population irlandaise procédèrent alors à une fusion de la nouvelle foi avec les anciennes voies initiatiques.

La sensibilité supranaturelle des Celtes s'est aussi exprimée dans la vénération des lieux saints, lieux de liberté où seule circulait une force pure

UNE TRANSITION SANS LUTTE Il est étonnant que la transition d'une religion, dans laquelle le druidisme dominait, vers le christianisme, se soit effectuée sans grand problème. L'Irlande en fut un exemple. Parce que les Irlandais n'avaient jamais été soumis aux Romains et que leur propre culte prédisait la venue d'un messager de la Lumière, ils reconnurent rapidement le christianisme et y adhérèrent librement. Ils en devinrent même plus tard d'ardents propagateurs. Toutefois, dans le feu de leur ardeur, l'héritage celtique des druides et la sagesse druidique disparurent ; ils finirent par s'éteindre. Au temps de Patrick (évangéliste du VI^e siècle), pas moins de 180 livres rapportant les pérégrinations des druides furent livrés aux flammes.

PATRICK De même qu'Augustin avait tout d'abord été formé par les manichéens, Patrick l'avait été par les druides. Il venait de l'Ile britannique et fut fait prisonnier par les Celtes gallois. Devenu l'esclave d'un druide, il semble avoir beaucoup appris des doctrines et de la magie des druides. Il se convertit au christianisme et vit que sa mission était de convertir les Celtes gallois. Dans ce rôle, il baptisait et consacrait des prêtres. Parce qu'il y avait une certaine similitude entre la religion des druides et le christianisme romain, les héritiers du druidisme en Irlande furent plus ou moins les premiers christianisés. Les informations des moines chrétiens provenaient des premières sources du VI^e siècle, alors que Patrick circulait comme

missionnaire de Rome. Et c'était là un christianisme tout à fait différent de l'impulsion libératrice qui atteignit au I^{er} siècle les insulae sacrae ! C'est pourquoi l'Eglise tient tellement à l'image d'une christianisation impulsée par Patrick. Deux cents ans après sa mort, il fut d'ailleurs déclaré fondateur du christianisme, alors qu'il n'est que le symbole d'une autre sorte de christianisme, importé à Rome au huitième siècle par l'Irlande. Il est évident que la lutte contre les « coutumes païennes » passe mieux dans les récits historiques des vainqueurs ; et cela, alors qu'Augustin lui-même admet dans ses Confessions qu'il a rencontré en Irlande des chrétiens qui « avaient trouvé le christianisme par eux-mêmes. »

Après la christianisation opérée par Patrick, on délaissa toutes les actions spéciales qui n'étaient pas en accord avec la foi chrétienne et les druides 'supérieurs' - les véritables « magi » - furent exclus de la prêtrise. Les druides de rang et de savoir inférieurs se laissèrent baptiser ; ils furent appelés « fili » et purent remplir différentes fonctions dans les structures de l'Eglise.

Ainsi disparut la tradition orale qui joua un rôle évident dans les premiers siècles encore non christianisés. Elle ne fut plus tard et qu'en partie transcrite. Les éléments empiriques et légendaires et leurs symboles mythologiques donnent une image des druides dans leurs diverses fonctions. On distingue une classe supérieure de prêtres et une classe inférieure. Le concept général *dru* s'applique à tous les chefs de la classe des prêtres. César écrit le mot sous

forme gauloise *druis* et les auteurs plus tardifs *druida*. Ce mot signifie « haute classe des prêtres ». Après la christianisation de l'Irlande, ce mot perdit cette signification et s'appliqua exclusivement à la classe inférieure des prêtres, sortes de chamans pratiquant la sorcellerie. Les bardes, les conteurs et chanteurs populaires étaient probablement membres de la prêtrise. En Gaule et au pays de Galles, les bardes - troubadours celtes - jouèrent un certain rôle dans les sociétés chrétiennes jusqu'à la fin du Moyen-Âge.

L'ENSEIGNEMENT Parmi toutes ces appellations, catégories et fonctions individuelles parmi la classe des druides, il ne faut pas oublier le sens profond du mot « druide ». Petit à petit, sa signification s'effaça de la conscience des peuples celtes ; en Bretagne elle se perdit tout à fait, surtout après la christianisation, et elle fut remplacée par celle de sorcier ou de magicien. Pour ceux qui comprenaient quelque peu les enseignements intérieurs, les druides instituaient des oasis de paix et de connaissance, tandis que ceux qui n'étaient pas encore parvenus aussi loin étaient accompagnés sur leur chemin d'expériences où ils acquéraient des valeurs morales de courage, d'intrépidité et de responsabilité.

Les enseignements des druides - les triades - avaient une grande profondeur et nous y retrouvons de nombreux éléments universels. Quelques-uns pensent même y reconnaître la connaissance védique et d'autres éléments

orientaux. On y retrouve l'influence directe de l'Égypte et de la Syrie. Il n'est donc pas étonnant que la spiritualité des moines y montrent tant de similarité avec celle des pères du désert en Orient : il y eut contacts réciproques. Ainsi le premier grand théologien, Pélage, entreprit-il de voyager en Palestine et en Afrique du nord, où il a dû certainement entrer en contact avec la Gnose alexandrine. César parle des druides en ces termes : « Les druides font de l'immortalité de l'âme la base de leur enseignement. Ils enseignent que les âmes ne disparaissent pas, mais passent d'un corps dans un autre. Ils font en sorte que leurs motivations principales les mènent à une vie vertueuse. »

L'un de leurs préceptes était :

« Toute fin est un commencement,
tout commencement est une fin. »

Leurs triples cercles représentaient l'homme devant les trois mondes de la cosmogonie celtique.

- Le cercle d'*Abred* est celui du chemin circulaire à travers les expériences de la matière et de la dualité.
- Le cercle de *Gwynfyd* est le monde de la splendeur et félicité de l'être spirituel.
- Le cercle de *Ceugant* est celui du divin, inconnaisable et immuable. ✪

Irlande – indépendante, magique, invincible

L'Irlande, ce paysage ondoyant, entouré d'une lisière de collines et de montagnes qui la protègent de la mer omniprésente, est depuis toujours enveloppée d'une aura de mystère. La côte est montrée un paysage de dunes vides aux belles plages désertes ; la côte ouest est rude et capricieuse ; là criques et fjords fendent de hauts massifs rocheux et des falaises escarpées.

Pour les Grecs, qui l'appelaient Hibernia – le pays hivernal né des vagues – cette île avait été l'un des principaux lieux de séjour des Hyperboréens, lointains ancêtres des Celtes. Jadis, Eiré faisait partie du continent de l'Atlantide. D'après les rapports ésotériques, c'était « du temps où les Scythes, fils des Hyperboréens, peuplaient ce pays, et du temps où l'archidruide Rama, au début de sa mission, conduisait une partie de cette population du nord vers l'est, l'introduisant dans une nouvelle ère pour le genre humain. » Plus tard, une partie d'entre eux, les Celtes, quittèrent l'Asie centrale pour s'établir en Irlande.

Les deux îles, l'Angleterre et l'Irlande, portent en commun le nom mystérieux d'« insula sacra », cela en dépit du fait que, pendant des siècles, ces îles sacrées furent harcelées par leurs haines réciproques, par la jalousie et par des guerres successives. Pourtant, Eiré est parfois considérée comme l'Égypte de l'Occident. Il est bon de faire une distinction entre, d'une part, les conquérants Celtes plutôt violents et par leur culture rustre et, d'autre part, la culture originaire et indigène druidique plus ancienne et de très haut niveau. Dans les mythes et les légendes, ces mondes culturels sont entremêlés. L'Irlande est un lieu où des pierres assemblées témoignent encore d'une très antique civilisation. Considérées comme d'origine protodruidique, ces pierres ont probablement été utilisées par les druides ultérieurement. On associe souvent le druidisme aux Celtes, en réalité les druides ont une toute autre origine.





La Sainte Cène.
Manuscrit du
Moyen Age
réalisé à Edesse
(Syrie, Turquie
actuelle) où
se trouvait le
berceau et le
premier centre
du christianis-
me araméen

Une nouvelle impulsion rayonne sur le monde les antiques doctrines de la délivrance du divin en l'homme

De même que le chêne devient fascinant par le gui qu'il porte, ainsi les druides ont donné aux Celtes un caractère énigmatique propre, sain et naturel. L'entrée en jeu des druides remonte, plus loin, à un très antique culte solaire parfois qualifié de "protodruidique". L'historien grec Diodore de Sicile (1^{er} s. de notre ère) parle à ce sujet d'un culte solaire sur une île du nord. Quant à Pline, il écrit : « ...leur pays est ouvert au soleil, d'une température agréable et sans trop de vent. Les habitants vivent en communauté dans des forêts et des grottes où ils peuvent, en toute tranquillité, vénérer leurs dieux ; ils ignorent les guerres et les maladies. »

Aristée, prêtre d'Apollon, décrit l'Hyperborée comme étant « un pays légendaire où les gens vivent en paix, sont végétariens, heureux et courageux. » Et à ce propos, il est intéressant de remarquer qu'Hérodote fait provenir Apollon, le dieu solaire, d'Hibernia, le pays de l'hiver, là où se trouverait le mont Mérou, le centre du monde où notre monde et l'autre se rencontrent.

PREMICES Pendant plus longtemps qu'ailleurs en Europe, et pour diverses raisons, le druidisme a prospéré en Irlande, cette île magique comprenant la Bretagne (Grande-Bretagne) et l'Irlande. C'est quasiment insensiblement que le druidisme se fondit dans le christianisme natif, lequel atteignit très rapidement l'Irlande. La rapide propagation de cette nouvelle religion s'explique difficilement, sinon par l'aide et le soutien des druides eux-mêmes. Ceux-

ci attendaient Jésus et Christ en tant que la Lumière du monde, la Lumière qui, venant du soleil spirituel, allait permettre à la terre d'être à nouveau reliée au principe divin cosmique ; et à l'homme terrestre, de l'être à son prototype divin.

Tertullien, lui, fait mention d'un « peuple non conquis par les Romains mais pourtant soumis à Christ ». En 560, Gildas, un historien anglais, parle d'une « île éloignée du monde et du soleil visible, où les habitants avaient reçu les rayons de lumière, les saintes prescriptions de Christ, l'authentique soleil ».

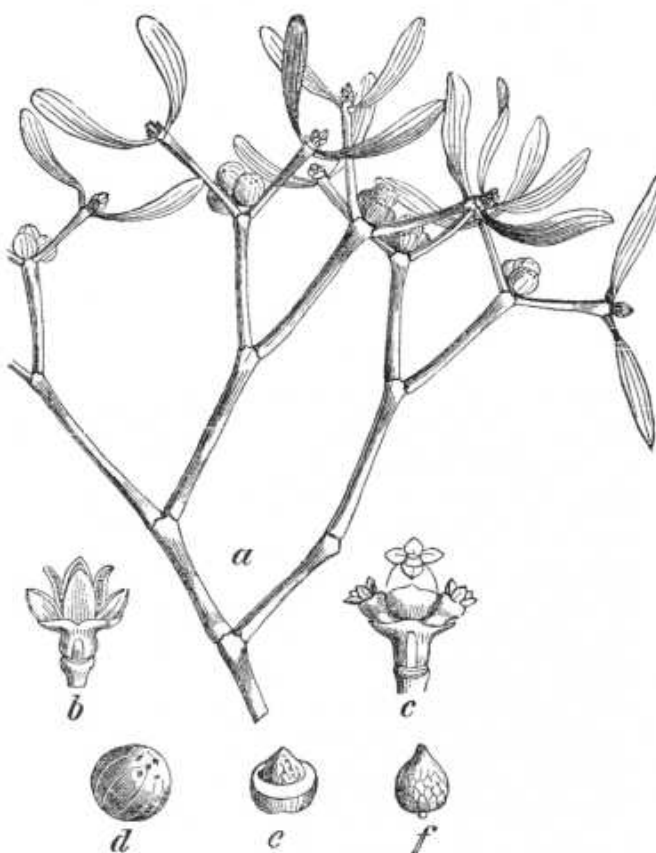
De nombreux auteurs ont confirmé que Joseph d'Armathie et ses onze compagnons, arrivés à Avalon en l'an 38 de notre ère, ont, en un rien de temps, apporté les nouveaux enseignements libérateurs à la cour de Silurie. Il faut insister avec force sur le fait qu'à cette époque il n'était pas encore question le moins du monde de religion chrétienne, mais seulement d'une nouvelle impulsion qui, chargée d'une force cosmique toute nouvelle, rayonnait sur le monde le nouvel enseignement de la délivrance du divin en l'homme. C'est bien cela la véritable trame de l'événement du Golgotha.

En l'an 38, Joseph d'Armathie, un marchand d'étain originaire de Marmore (Égypte), donne à connaître le nouvel enseignement au glorieux roi Llyr (le roi Lear du théâtre de Shakespeare). Celui-ci fera construire à Llandaff (pays de Galles) le premier temple chrétien ! Les antiques annales mentionnent que ceux qui règnent en Silurie lui offrent 12 « hydes »

de terres (soit 600 ha) sur une « île royale » où, plus tard, surgira Glastonbury.

Ce qui est encore remarquable, c'est que le fils de Llyr, Bran, reçoit le surnom de « Béni ». Bran et son fils, Caradoc, embrassent la nouvelle religion de la Lumière, se font baptiser et déclarent tout leur royaume domaine chrétien. Un des « Harleian manuscripts » le confirme : « En Bretagne, le christianisme a commencé avant l'an 50 de notre ère avec Bran et Caradoc ». En conséquence, les Cornouailles et le pays de Galles - à l'époque la Silurie - constituent le premier royaume chrétien du monde.

Le décret de Claude qui vise à éradiquer toute chrétienté et druidisme en Bretagne se trouve approuvé par la Rome puissante du premier siècle. Mais, même quatre généraux successifs n'y parviennent pas. Et lors d'un armistice de six mois, Caradoc est invité à Rome pour parlementer. La sœur de Caradoc se marie avec le général romain Plautius et reste à Rome comme son père Bran et son grand-père Llyr pris en otage. Quelques années après son retour aux « îles de l'étain », Caradoc est vaincu par trahison. Les Romains le traînent en triomphe à travers Rome, qui tremble devant les Celtes britanniques jamais vaincus. Or, par un incroyable geste de bienveillance, que Tacite raconte dans ses Annales, Claude les gracie et leur laisse la vie sauve. Ils passent leur sept années d'exil dans une demeure qui, jusqu'à nos jours, est connue comme étant le « palais britannique » où ils reçoivent de nombreux fugitifs de Judée. Ils



Rameau de gui ou *viscum album*

sont les premiers et les plus éminents qui, par leur conduite, établissent la religion libératrice de Jésus le Seigneur. Dans le cœur de milliers de chercheurs du monde antique, ils allument la grande aspiration à une vie nouvelle dans la sphère solaire de Christ. Lorsque, vers l'an 58, ils retournent chez eux, Linus et Claudia, deux de leurs enfants, restent à Rome pour se consacrer à la nouvelle communauté locale. Les autres enfants les accompagnent.

La grande aversion qu'éprouvait l'héroïque communauté druidique-chrétienne vis-à-vis de l'Empire romain ne différerait en rien de l'aversion d'Henri VIII et d'Élisabeth I pour l'influence romaine-espagnole au sein de l'Église anglaise. C'est encore le même esprit d'indépendance britannique qui, pendant la bataille d'Angleterre, a permis le retour de situation en 1940. ☼

Un authentique chevalier

La quête du Graal est une quête que chacun doit effectuer en lui-même.
De présomption et d'impatience, nul n'est exempt. Le mystère du Graal est
en fin de compte le mystère du sang.





St. Guilhelm le Desert

Ainsi rapporte la légende : sans cesse le sage montre à Arthur qu'en chaque race, chaque règne, chaque monde, l'homme se retrouve prisonnier entre ciel et terre, entre lumière et ténèbres. Un jour le jeune Arthur demande :

« Qu'est-ce que le Graal ? Un récipient, ou bien la coupe pleine du sang du crucifié ? » Et le sage lui conte que ce récipient, ce symbole, se trouve en ce monde et encore en ce jour ! Beaucoup l'ont recherché. Ils savent que sa possession, de même que sa vue seule, procure santé et vie éternelle, qu'il est la clé qui ouvre sur les secrets de la vie.

« Est-ce que la recherche du Graal correspond à la tentative de trouver une autre vie, une vie supérieure ? »

Le sage répond : « il est le sens de la vie, le seul à donner à la vie une vraie consistance ».

LA FAUTE ET L'INNOCENCE Le roi Arthur est étroitement relié à la légende du Graal. Nous, occidentaux, nous partons de l'idée que le Graal tire son origine de la chevalerie du Moyen Age qui succéda à la chute de l'Empire romain. C'est à partir des légendes du roi Arthur que nous connaissons les chevaliers de la Table ronde et la lutte d'Arthur contre son fils issu de son union avec la fée Morgan. Mordred aspire lui-même à cette union pour contrecarrer l'œuvre de son père. Arthur le tue lors d'un dur combat mais il est lui-même dangereusement blessé. Souffrant grandement, il s'enfuit en bateau et disparaît dans les bru-

Qui y étudiaient ? Les jeunes nobles, les jeunes gens riches des châteaux, les fils et les filles des fermes fortifiées et des forts situés sur de hautes montagnes, comme auparavant les jeunes pleins d'avenir étudiaient auprès des innombrables écoles druidiques de Gaule et de Bretagne

mes d'Avalon – une tradition demeure que ce grand roi d'Angleterre n'est pas mort mais qu'il dort et que lorsque son règne sera rétabli, il reviendra comme roi du Graal et règnera en tant que prince de la paix.

Est-il question d'une sorte d'inceste ? Faisons place à tous ces aspects dans l'être humain lui-même comme le fait J. van Rijckenborgh, le fondateur du Lectorium Rosicrucianum.

En Arthur nous reconnaissons l'esprit, le microcosme, le roi. La fée Morgan est l'âme toujours dépendante de ce qui la commande, lui donne la direction, et Mordred est l'une des forces de la personnalité qui veut tout gagner en vue de ses propres objectifs. C'est la trahison qui a toujours lieu et dont les conséquences bien connues sont celle de la trahison de Judas. Cela se joue toujours en l'être humain et sous ce rapport il n'y a pas un homme sans faute. La légende du Graal a trait au problème de la culpabilité et de l'innocence.

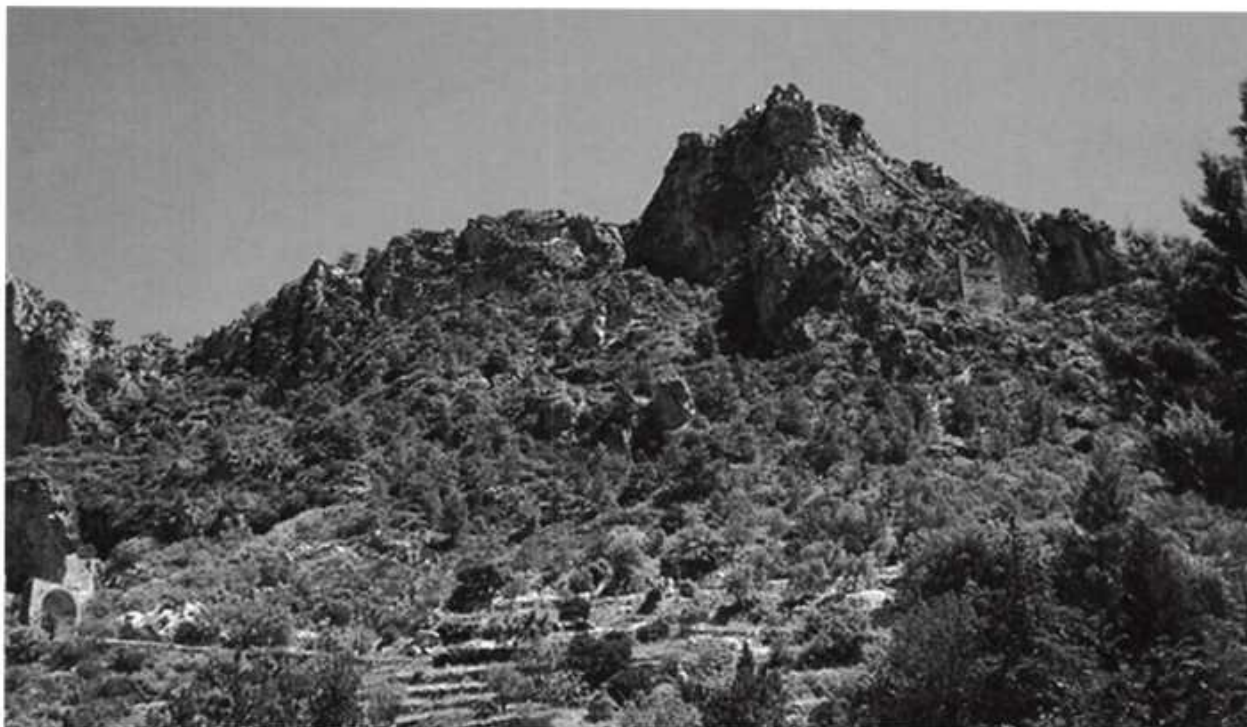
Nous connaissons la superbe et éternelle légende de la quête du Graal par Gauvin, Galaad et Perceval. L'origine en est encore plus ancienne. Nous connaissons une source qui est l'histoire de Persée portant sur le même sujet. Dans le Roman du Graal, un jeune fou arrive dans un château et contre les règles de la cour aborde directement le roi pour lui demander ce qu'il faut faire pour devenir un valeureux chevalier – lisez : un homme valeureux « Trouve la coupe contenant le secret de l'éternelle jeunesse et de l'unique vie », lui est-il répondu.

Parfois il n'est pas question d'un récipient quelconque mais d'une perle très précieuse comme dans l'histoire rapportée par Mani et recueillie par l'apôtre Thomas :

« Reste éveillé, ne dors pas,
Ecoute bien ce que dit la lettre,
Vois que tu es fils de roi,
Et quel esclave tu es devenu !
Souviens-toi de la perle pour laquelle
Tu as été envoyé en Égypte.
Rappelle-toi de ton vêtement brillant
Et de ton manteau d'or
Que tu devras de nouveau revêtir. »

LE BERCEAU DU GRAAL Mais le Graal ne vient pas d'Angleterre. Les historiens disent qu'en Occitanie, au 6ème siècle, une royauté tenait le Graal en grand honneur. Cette région s'étendait du sud de la France jusque par delà les Pyrénées au nord-est de l'Espagne. Les comtés du Razès, de Barcelone et de Toulouse et le duché d'Aquitaine en faisaient partie. C'est là le berceau du Graal, le giron du catharisme

A St-Guillem-le-Désert, ou Gellone comme s'appelait alors cet endroit au nord de Montpellier, il y avait en ce temps-là une université dédiée à l'étude des religions, qui conservait, à côté de la mystique juive et des influences arabes, les mystères du Graal. Au début du Moyen Age, en France et en Espagne, il y avait de ces différentes écoles. A St-Guillem-le-Désert, ce qui devint ensuite naturellement un monastère, se trouvait à l'époque une célèbre et impres-



sionnante bibliothèque pour les érudits. Dans cette ville, à l'époque de Charlemagne, prospérait le culte de Marie-Madeleine. C'est là que l'on trouve les premières traces de Perceval. Qui étudiait là ? Les nobles, les riches jeunes gens des châteaux, les fils et filles des fermes fortifiées et des castels au sommet des montagnes, comme jadis beaucoup de jeunes gens prometteurs étudiaient dans les nombreuses écoles druidiques en Gaule et en Grande-Bretagne. C'est là qu'étudiaient aussi les chanteurs de l'amour courtois, les troubadours, chanteurs et conteurs de la saga du Graal, et c'est ainsi que l'histoire de Perceval se transmet de génération en génération jusqu'à ce qu'après des siècles elle fût transcrite par Chrétien de Troyes et Wolfram Von Eschenbach. Ce furent les premiers qui rédigèrent cette histoire de façon authentique.

Un fragment de la légende d'après Wolfram von Eschenbach :

« En chemin se mit Perceval, jeune homme qui n'avait jamais quitté sa demeure protectrice ni jamais été en contact avec le monde, tenu étroitement par sa mère qui pensait qu'un jeune fou dans un monde plein de cruauté

serait la proie de surabondantes moqueries. Un vrai chevalier sert, il est miséricordieux et ne condamne personne, ni ce qu'il dit ou fait... car aucun homme ne s'est fait lui-même... » Quel comportement peu commun ! Or c'est juste au commencement que l'innocence protège le vrai chercheur. Quand il part, sa première victime meurt de chagrin, Herzeloïde, sa propre mère. Alors on se pose la question : mais où est l'innocence ?

Une citation de Wolfram :

« Comment le Graal est-il parvenu dans cette région ? Question posée à Peschor, le roi du Graal. Sur quoi le roi répond : quand Jésus fut crucifié, Joseph d'Arimathie et Nicodème prirent la croix. Aussitôt, Joseph fut jeté dans un sombre cachot où on le laissa mourir de faim et de misère. Il y resta quarante ans sans boire ni manger.

Mais le Seigneur, le Messie, lui envoyait le Saint-Graal comme aliment chaque jour, deux ou trois fois. Il lui envoyait cette nourriture meilleure que la manne du ciel. Et tant que Joseph resta enfermé, il ne souffrit d'aucun mal ni d'aucune difficulté grâce au Graal et à sa sainteté. Quand Titus et Vespasien se ren-

Le cheval est l'archétype de l'état de l'âme, qui peut toutefois, sans l'autorité puissante de l'homme-esprit, partir à la dérive (échapper à toute raison)

dirent en Judée, ils délivrèrent Joseph de sa prison et l'emmenèrent à Rome. Joseph prit la précieuse lance, puis Dieu dans sa bienveillance lui rendit la possession du Graal.

Quelque temps après, quand les disciples de Jésus se dispersèrent, Joseph avec Marie-Madeleine se rendirent dans cette région (l'Occitanie). Ils atterrirent à Massilia (Marseille). »

Peschor, le roi du Graal, continue son récit : Joseph constitua cette chevalerie et devint roi de cette région, j'étais de sa lignée et descendance. Quand il remit son âme entre les mains de Dieu, les précieuses reliques, la coupe, le Graal, la lance furent conservées ; depuis elles n'ont plus disparu et avec l'aide de Dieu elles resteront en place.

Quand le roi Peschor mourut, Perceval prit sa place. Le roi Arthur assista à la fête du couronnement. Et c'est le Graal qui servit et rafraîchit les personnes présentes.

Puis commence la recherche de Perceval.

Mais que cherche-t-il ? Chercher Dieu et le servir, c'était les qualités dont Herzéloïde lui avait parlé. Mais où chercher ? De nouveau il semble que les forces du sang humain servent l'entreprise de celui qui cherche le Graal. Car le sang porte au combat mais aussi à l'amour. L'Esprit de vérité souffle à travers les récits sur la recherche du Graal parce qu'au lieu de rejeter la nature ils lui donnent la place qui lui revient. On n'y refuse pas la faiblesse. On nous apprend que Perceval est un chercheur téméraire qui ne reste pas en place, poussé qu'il est de nombreuses manières par la force du sang.

Condwiramur habite dans un château, Perceval est un chevalier errant qui laisse à son cheval le choix de son chemin. Son cheval est l'archétype de son humeur sentimentale peut-être active mais innocente, impossible à diriger sans la forte direction des hommes spirituels de jadis. C'est un long chemin que celui du Graal.

Et il n'est pourtant pas encore commencé !

Mais qu'est-ce que le Graal ?

Dans la grotte, Trevrizent lui en apprend un peu plus :

« Le Graal est le symbole d'une pierre du ciel, *lapis ex coelis*. Entends ce qu'il offre comme aliment au chevalier courageux :

Il vit d'une pierre

Sa noblesse doit être de cette sorte

Elle n'est pas encore connue

Son nom te sera donné ici

Elle se nomme lapis exilis

Sa force embrase le phénix

Quand celui-ci est en cendre

Il rajeunit et plane dans une vive clarté

Le phénix agite ses plumes

Il retrouve un éclat lumineux

Jusqu'à devenir plus beau que jamais

Si quelqu'un a autant de peine

Il ne mourra pas le jour

Où il contempera la pierre

Ni la semaine suivante

Et il ne sera pas défiguré

Sa couleur restera claire et pure

S'il contemple la pierre journallement

Comme dans le bon vieux temps

Si jeune homme ou jeune fille



Contemplant la pierre deux cents ans
 Leurs cheveux ne grisonnaient pas
 La pierre donne cette force à l'être humain
 Rajeunit sa chair et ses os
 Cette pierre se nomme Graal. »

Qui possède une telle pierre, qui est ainsi roi,
 se sait par là invincible.
 Et pourtant Anfortas, le roi du Graal, (et nous

Phalère celtique ou plastron de guerrier, ancêtre de nos médailles. Celle-ci fut trouvée à Manerbio sul Mella, dans le nord de l'Italie et remonte au 1er siècle av. J.-C.

le considérons comme plein de grandeur, comme le prototype de l'homme originel) souffre et ni remède, ni plante, ni pierre ne peuvent le guérir. Seule une question posée par amour dans le juste lieu et à l'heure juste annule l'impureté : le coup de lance d'un païen et la perte des forces créatrices dont le roi est blessé ...

Maintenant la question se pose : « Pourquoi le roi du Graal doit-il souffrir ? »

Voici le secret : d'Isis, éternellement, provient la vie ; c'est donc la *mère* du fils, de la force, du devenir. C'est l'Esprit, Dieu, l'indicible qui crée les mondes de l'origine et le « manas » originel.

Et ici, dans le monde des expériences, nous considérons cette vie comme évidente, nous la vivons, nous l'utilisons et réutilisons sans arrêt, sans aucun sentiment de responsabilité, nous en faisons mauvais usage, et même nous la détruisons.

Anfortas souffre, juste comme la mort, la mort de la Lumière, il ne peut plus créer et c'est uniquement un jeune homme innocent comme Perceval qui, comme Jean « prépare la voie pour ceux qui viennent après lui », peut sauver le roi s'il lui pose la question.

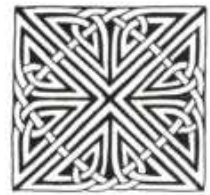
VERTUS NOUVELLES Le mystère du Graal est finalement le mystère du sang, de la transfiguration du sang. De nouvelles vertus, les qualités de l'âme et de l'esprit, se libèrent en l'être humain qui se nourrit du Graal. Alors, en lui, un être tout autre d'origine hautement spiri-

tuelle transforme sa vie en lui donnant une couleur, un éclat et un sens nouveaux.

Ainsi dit la légende. C'est Perceval qui, innocemment mais courageusement – paradoxe remarquable – pose la question et finit par remporter la victoire.

A un certain moment il a affaire à un autre chevalier, Galaad, parfaitement en harmonie avec la lumière provenant du Graal. Alors, au milieu de la forêt, à un moment magique, le ciel s'ouvre, son éclat et la Lumière forment un pont vers le domaine inaccessible des véritablement vivants. Perceval est très ému au fond de son cœur : il a bien donné sa vie, mais c'est Galaad, l'homme de l'Esprit, qui traverse le pont. Et il est dit que le Graal ne sera plus attiré dans le monde matériel. Perceval, gardien du Château du Graal à la frontière des deux domaines, reste maintenant en attente : un marginal demeurant dans ce monde pour témoigner de la Lumière. ✚

Jean Scot Érigène, un penseur libre venu d'Irlande



Tandis que l'Europe entre déjà dans les périodes obscures du Moyen Âge, Jean Scot Érigène lance son appel en solitaire dans un désert spirituel toujours plus desséchant. Celui que l'on appellera Érigène (810-877) sera désigné comme « le dernier universaliste chrétien ».

Son nom trahit déjà son origine irlandaise : Scot (ou Scotus) signifie de la Terre des Scots (qui désigne l'Irlande) et Eriugena, originaire d'Irlande. Cette origine explique certainement en partie l'intrépidité de son approche de la réalité, réalité qui découle de l'unité embrassant toutes choses. Le peu que nous puissions savoir de lui illustre parfaitement le destin échu à ceux qui veulent faire luire dans la ténébreuse nuit terrestre un peu de la Lumière de la sagesse divine. Et, bien que l'on n'en retrouve que peu de traces dans son œuvre aux siècles suivants (au XIII^{ème} siècle, le pape ordonne même que soit brûlé ce qui reste de ses écrits), son influence sur les penseurs ultérieurs est indéniable.

Le fait qu'Érigène soit l'un des rares à maîtriser la langue grecque est déjà suspect. Où donc l'a-t-il apprise ? Qui l'a instruit dans cette matière ? Cela reste une énigme. Il traduit et, par là, conserve pour nous *Les Hiérarchies célestes* (écrit d'une prodigieuse richesse) de *Denys l'Aréopagite*. Sans cette connaissance fondamentale, *La Divine Comédie* de Dante n'aurait certainement pas vu le jour. Ainsi forme-t-il un pont vers la sagesse des anciens mystères à un moment où leur force n'a plus d'effet, mais où de nouvelles impulsions n'ont pas encore pris forme et que ce savoir risque de se perdre pour toute l'Europe.

UN PENSEUR LIBRE ET INDÉPENDANT Jean Scot Érigène est particulièrement désigné pour cette tâche parce que l'esprit irlandais, libre et indé-

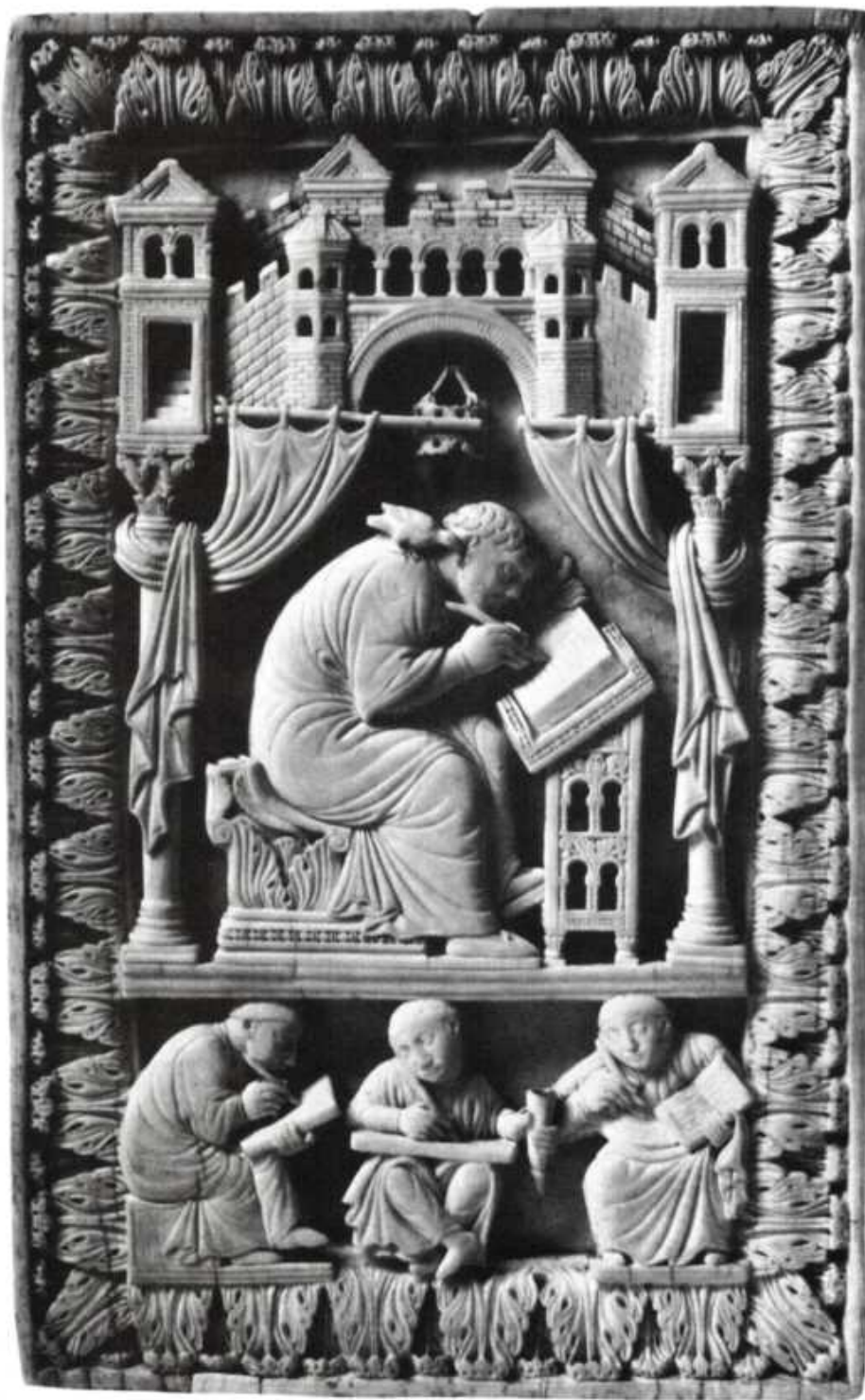
pendant de par son passé druidique, savait de façon purement intuitive que le divin était une réalité inexprimable. Nous ne pouvons pas en effet décrire celle-ci ; nous pouvons seulement indiquer ce qu'elle n'est pas. Les mots font ici défaut et les descriptions ne font que dire ce que Dieu n'est pas. Est également impossible à décrire la part du divin sublime qui est en l'homme, dans son essence non liée, infinie et absolument inattaquable.

Jean Scot Érigène surprend par son jugement équilibré : le roi carolingien Charles le Chauve (823-877) l'appelle à lui et l'établit recteur de l'école palatine de Paris. C'est là qu'il servira de médiateur dans une disputation sur la prédestination divine, séquelle d'un vieux conflit théologique entre Augustin et cet autre « hérétique » irlandais Pélage (360-418 ?) qui s'opposait à son interprétation de la doctrine du péché originel. Mais Scot Érigène ne peut non plus imaginer que l'homme soit prédestiné à autre chose que la liberté et la sainteté.

Aussi est-il singulièrement moderne ! L'homme, dit-il, est un microcosme du grand univers.

En lui agissent les sens naturels mais, avec sa raison, il peut examiner les causes et les phénomènes de la nature. Il en découle alors que l'homme n'est pas seulement un être de la nature : en lui existe aussi une parcelle divine. Ce qui est séparé, ce qui est « pécheur », appartient au monde naturel. Mais le divin en lui le ferait, par grâce, retourner au divin.

Il appelle cela « le retour (*apokatastasis*) de tous les êtres vivants ». Car, dit-il, ce qui provient de



Plaqué d'ivoire sculptée
montrant l'érudit Gré-
goire (Saint Grégoire)
entouré de scribes

« Si l'homme ne s'était pas détourné, il n'aurait eu nul besoin des Écritures ! », ose affirmer Jean Scot Érigène

Dieu retournera un jour en Lui. C'est l'antique formule des Rose-Croix classiques « *Omnia ab uno, omnia ad unum* ». C'est suffisant pour qu'en 853, ses adversaires condamnent sa pensée comme pultes scottorum, ce qui signifie *bouillie irlandaise* !

Mais ce qui est encore plus inquiétant pour les autorités ecclésiastiques est qu'Érigène ne voit aucune contradiction entre la raison de l'homme et ce qu'enseignent les Écritures.

« Ne laissez aucune autorité vous mettre dans le doute et vous détourner de la conviction que vous pouvez acquérir par une conduite droite et rationnelle. La véritable autorité ne s'oppose jamais à la droite raison, tout comme cette dernière ne contredit jamais la véritable autorité. L'une comme l'autre proviennent incontestablement d'une même source, la sagesse divine. » Comme l'un des derniers de son époque, il est encore proche de l'idée que la raison divine est une partie de l'homme. Il met ainsi à l'épreuve de cette haute raison toute doctrine. Plus radicalement encore, il ose affirmer que, si l'homme ne s'était pas écarté de Dieu, il n'aurait même pas besoin des Écritures ! C'est à lui que revient de dévoiler le sens caché de ces Écritures, ce qui ne se fera que par une perception pure du cœur et donc de l'esprit.

PERIPHYSEION Son œuvre majeure, *De divisione naturae* (*La division de la nature*), un essai d'établir une grandiose cosmogonie visionnaire, ne trouve pas grâce aux yeux des autorités religieuses et il est aisé de comprendre pourquoi.

Elles ne pouvaient admettre que l'Irlandais efface toute distinction entre la nature divine et la nature humaine. Selon Érigène, il n'y a qu'une unique nature qui englobe tout et dans laquelle sont contenus Dieu et l'homme, la totalité de toutes choses, l'être et le non-être. Cependant Dieu Lui-même dépasse toute distinction entre être et non-être. Il n'est pas l'auteur du monde visible. C'est de Lui que proviennent les Idées divines (Platon) ! Ce sont elles qui cherchent une forme matérielle afin de s'y exprimer et ainsi d'évoluer.

La philosophie du salut d'Érigène correspond sous de nombreux aspects à la sagesse des anciens Grecs. Il trace également en détail le parcours du développement humain tel qu'il peut être vécu. C'est un chemin qui conduit au devenir-un (*henosis*) ou au devenir-Dieu (*theosis*), chemin du non-être à l'être. Il compare ce processus de façon très figurative au fer qui, dans

Femme et homme Selon le concept d'Érigène,

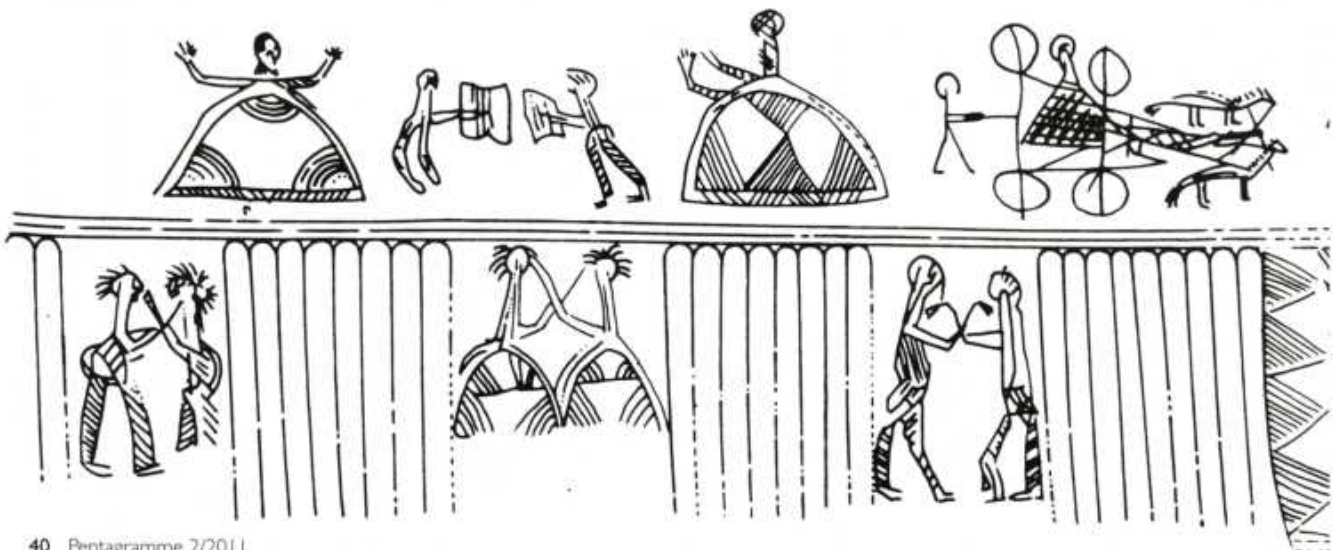
l'homme et la femme sont semblables. « L'être humain est plus que son sexe », affirme-t-il, et il sait que la différence entre les sexes est une conséquence de la chute et qu'elle sert d'autres buts. La vraie chute est celle du spirituel, du penser spirituel divin (Manas), dans le monde des sens, attiré par ce domaine fascinant dans lequel l'intellect peut prendre forme et par lequel il paraît être semblable à son créateur. Érigène voyait ces choses confirmées dans la Langue sacrée : « En Christ, il n'existe ni homme ni femme ».

Pélage Un autre irlandais, Pélage, quatre cents ans avant Scot Érigène, fut considéré comme l'un des grands intellectuels de son temps. Il est dommage que sa vie ait été totalement réduite au débat théologique qui l'opposa à Augustin, précisément sur le concept du péché originel. Pour Pélage, la liberté de la volonté humaine est le point essentiel. Il réfute le concept de péché originel. Selon lui, les enfants naissent innocents. Ce qui est important pour l'homme est qu'il puisse mener une vie bonne, excellente même, car il peut participer de la nature divine. Dans l'un des quelques écrits d'origine qui nous restent de Pélage, *La lettre à Démétrias*, il affirme ceci : « Dans la liberté par rapport au bien et au mal, existe l'excellence de l'âme dotée de raison. (...) Ainsi les meilleurs acquièrent louange et récompense et il n'y aurait aucune vertu dans celui qui reste ferme s'il n'avait pu céder au mal ». Et plus loin dans cette même lettre, il écrit : « Dieu donna comme une propriété à l'homme d'être ce qu'il veut afin que, capable de faire le bien et le mal, il puisse, de par sa nature, être les deux et orienter sa volonté sur l'un des deux. Le pouvoir de faire le mal, Il nous l'a donné en partage afin que nous accomplissions Sa volonté avec notre volonté. Que nous puissions même faire le mal est donc quelque chose de bien. Il fait en sorte que le bien s'accomplisse non pas d'une manière contrainte, mais volontairement ».

la forge, ne fait qu'un avec le feu. C'est de la même manière que la créature se transforme en Dieu. C'est le chemin de la pensée abstraite ! En effet, la pensée abstraite, propriété de l'âme,

peut atteindre les choses qui sont intemporelles, en dehors du monde physique matériel. Ce qui naît par la génération et se corrompt, comme la matière, le lieu et le temps, n'existe en fait aucunement au sens absolu. Ainsi, le processus de changement intérieur offre la perspective d'un total retour, un reversio de tout en Dieu, grâce auquel Dieu sera tout en tous.

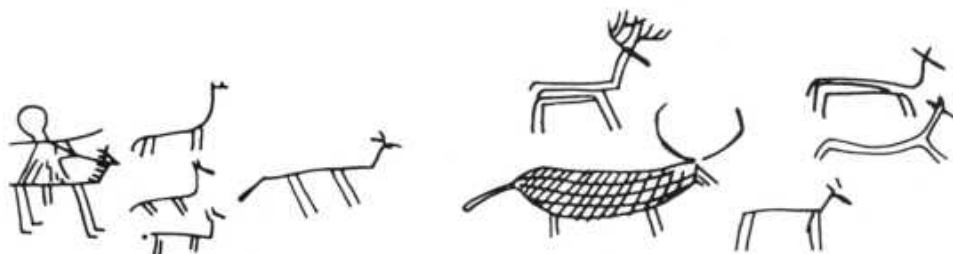
UN SOT OU UN SCOT ? Sa vie durant, Érigène s'est senti soutenu par son protecteur Charles le Chauve, jusqu'à ce que, à cause de ses nombreuses condamnations, une rupture n'intervînt aussi entre eux. Selon une anecdote qui tient de la légende, tous deux se tenaient à table l'un en face de l'autre. Charles demanda à Érigène : « Qu'est-ce qui peut encore séparer un sot d'un



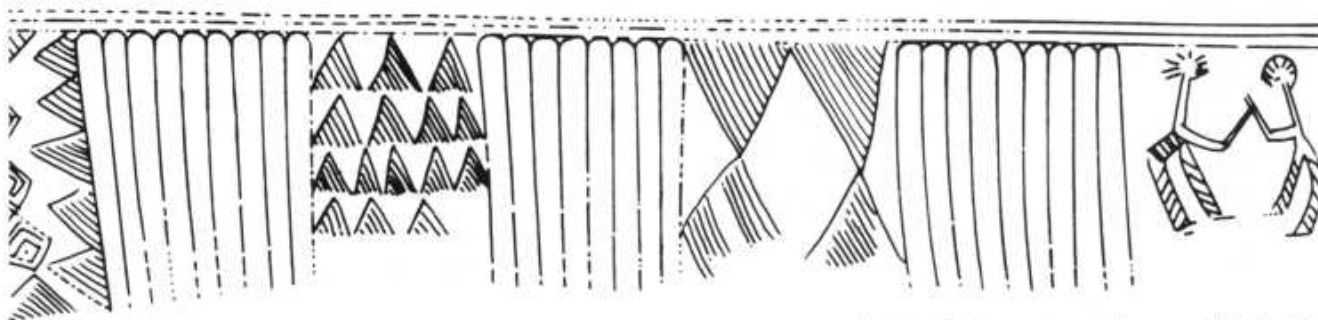
scot (un irlandais) ? Seulement une table », fut la réponse laconique. Il n'est pas étonnant que l'intrépidité de sa conduite et de ses opinions lui soit un jour devenue fatale ! À la fin de sa vie, Charles le Chauve l'envoie à Oxford pour enseigner. On raconte qu'une tentative de meurtre à son égard, de la part d'un de ses élèves, aurait mis une fin sans gloire à sa vie. Lorsque, sur le Continent, la théologie scolastique (selon laquelle Thomas d'Aquin tente d'approcher Dieu seulement par la raison) atteint son apogée, l'influence d'Érigène pâlit, lui qui soutient toujours que seul Dieu peut embrasser ce qui est divin. Toutefois, des hommes comme Maître Eckhart ont eu la plus grande admiration pour lui, ainsi que Nicolas de Cues, qui le considère comme son inspirateur. Dans une réédition

Pensée profonde d'Érigène « La grandeur de l'homme ne réside pas dans sa ressemblance au monde créé mais précisément dans le fait qu'il est créé selon l'Image du créateur de cette nature. » Il démontre ainsi de façon très claire la double nature de l'homme et il exprime l'axiome gnostique : « C'est par une certaine division étrange et pourtant concevable que l'homme se trouve partagé en deux. Il y a une partie qui est créée selon l'image et la ressemblance du créateur. Celle-ci n'a part à aucune animalité, (...) tandis que, dans l'autre moitié, il participe à la nature animale et est le produit de la Terre, ce qui veut dire : de la nature commune à toutes les choses. Dans son essence la plus profonde, la nature humaine est aussi inconnaissable et infinie que la nature divine. Cette dernière n'est pas déterminée par les circonstances, quand bien même elle semblerait l'être. Jamais aucune distinction entre Dieu et l'homme n'a concerné son essence ! Elle n'est qu'une conséquence des circonstances : elle s'est construite autour de son essence et elle est le produit de l'incompréhension, du péché. En effet, de même que Dieu est infini et détaché de tout, ainsi l'est également la nature humaine : ouverte à d'infinies possibilités et à la perfection ».

de son œuvre majeure, on lit ceci : « L'image de ce grand génie mérite sa place à côté de Dante, de Bonaventure et de Jacob Böhme ». C'est comme un écho de la vie nouvelle qui perce jusqu'à nous, à partir d'une époque et d'une culture qui se trouvent, comme les nôtres aujourd'hui, dans la plus grande confusion qui soit. ☸



Motifs décoratifs celtiques ornant un vase trouvé à Sopronburgstall, Hongrie, VII^e siècle av. J.-C.



Le Graal de la Lumière

Presque toutes les versions des légendes sur la Table ronde du roi Arthur et du Graal, au Moyen Âge, ont pour lieu la France et la Grande-Bretagne, et portent la marque du christianisme et de l'Église. L'art des contes celtiques qui s'y manifeste à l'évidence a influencé beaucoup la littérature de l'Europe de l'Ouest.

Dans les antiques mythes et contes celtiques un chaudron et une coupe magiques jouent souvent un grand rôle.

Les Celtes croyaient que ces récipients étaient d'origine divine parce que les dieux y avaient mélangé les éléments créateurs de la vie.

Si un homme mortel buvait de ce mélange, il avait part à la connaissance libératrice et se transformait d'être mortel en être immortel. Le Kalevala finlandais chante le *sampo* (récipient, bouclier ou pilier du monde) tandis que pour Platon et Hermès il s'agit du cratère (grand vase à deux anses).

Dans la tradition védique il prend la forme de la source du *soma*, aliment d'immortalité. Le contenu inépuisable de ces récipients n'est approprié qu'aux initiés car, est-il dit dans les contes celtiques, on ne saurait y cuire de la nourriture pour les lâches.

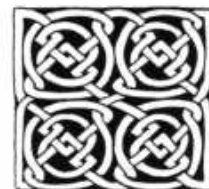
Le chant intitulé *Le Butin d'Annwffynn*, un conte du livre du barde Taliesin, affirme que le cratère exerce une action telle qu'il donne ou reprend la vie, car en de mauvaises mains il ne suscite pas le bonheur mais le malheur. Le héros devra se montrer un combattant courageux avant d'accéder à l'immortalité.

MABINOGION Dans un autre conte celtique, le cratère appartient à Kéridwen, la principale déesse du cycle des légendes du *Mabinogion*, un recueil de textes moyenâgeux du Pays de Galles. Keridwen a semble correspondre à la Sophia gnostique, la mère originelle, c'est la parèdre de Hu-Kadam, la Parole de Lumière

du soleil, mais elle est séparée de lui. Il faut la considérer comme un champ énergétique. C'est la nature qui enfante toutes formes pour parvenir au changement, à toutes transformations. Dans ce cratère, Keridwen concocte un mélange de pure sagesse et de connaissance qui doit cuire un an et un jour. Gwion Bach reçoit la tâche de remuer le mélange mais voilà qu'il en reçoit trois gouttes sur les doigts et qu'en mettant ses doigts brûlés dans sa bouche il devient soudain omniscient. Là-dessus il mange toute la nourriture de Keridwen et elle veut le tuer. Après l'avoir poursuivi, elle le force à prendre l'aspect de différentes bêtes comme un lièvre, un poisson ou un oiseau. Enfin il est changé en une graine et Keridwen qui s'est changée en poule le picore. Neuf mois après Keridwen met au monde un enfant qui devient le célèbre barde Taliesin.

Nous pouvons interpréter ces trois gouttes comme des forces d'attouchement, de changement et de réalisation. Le jeune homme, Gwion, assimile les trois forces de Keridwen : le devenir, le changement et la renaissance ; il s'agit d'un chemin à travers les quatre éléments, l'air, la terre, le feu et l'eau dont un être humain est composé.

Mais, finalement, ses expériences semblent être infructueuses, il paraît perdu dans une sorte d'égarement, de non-être. Mais ce n'est qu'ainsi qu'il peut satisfaire aux conditions du champ énergétique que son chemin traverse, où sont incluses les trois énergies cachées dans le mélange du cratère. Toutes les expériences



LES VIEILLES LÉGENDES DU GRAAL DANS LA TRADITION CELTE



de Gwion sont concentrées dans les graines que Keridwen, la nature originelle, a mangées, et Gwion renaît en l'homme nouveau : Taliesin, le chantre de la Lumière. Taliesin, par son courage, rétablit sa liaison avec Hu-Kadam, son père, et comme Keridwen il peut ainsi s'élever

Les pierres dressées du cromlech de Brodgar sur les îles Orkney sont les vestiges d'un complexe architectural où l'on suppose que les sages et les astronomes se réunissaient pour étudier le cosmos et accomplir les rites magiques correspondants. Sur toute la Grande-Bretagne et la Bretagne s'étendait un réseau de « voies cachées » qui reliaient entre eux les lieux sacrés néolithiques. *Marco Franchino*

La légende du Graal, cette coupe rayonnante de lumière, est très ancienne. Les Soufis la connaissaient déjà sous la forme d'une coupe de vin qui, chez ceux qui l'absorbait, évoquait l'ivresse - au sens purement spirituel - et conférait la parfaite compréhension, unissant ainsi l'homme à la Gnose. Le premier à avoir transmis ces valeurs spirituelles, dissimulées sous un vêtement poétique, fut Omar Khayyam qui vécut au XI^{ème}/XII^{ème} siècle (1048/1122). Les Croisés rapportèrent cette connaissance secrète de la coupe en Europe et identifièrent le Graal au calice utilisé par Jésus lors de la sainte Cène. La quête de l'Arche, qui était alors très populaire, devint quête du Graal. On peut y voir aussi une analogie avec le pays qui fut perdu par les Croisés : dans la légende du Graal, ce pays secret est évoqué comme un royaume dévasté. Seule la réédification du temple de Jérusalem, qui serait possible si les Templiers remportaient la victoire, pourrait rétablir dans sa pleine gloire le royaume perdu. Cette approche explique également la force persistante des légendes du Graal du XII^{ème} siècle. En 1197 Wolfram von Eschenbach assimile dans ses écrits les chevaliers de la Table ronde aux Templiers eux-mêmes. Il est admis que la légende de la découverte du tombeau d'Arthur (Artus) dans l'abbaye de Glastonbury (en 1190) par des familles nobles, trouva un sol fertile en France.

et en tant que barde témoigner dans le monde des humains.

BRAN, LA VOIX DES ORACLES Bran est le fils du dieu de la mer Llyr et du côté de sa mère le petit-fils de Belenos, le dieu du Soleil. Bran marie sa sœur Brawen au roi d'Irlande Matholwch. Ce faisant il veut réunir toutes les nations celtiques. C'était agir contre son demi-frère Efnisien. Celui-ci attaque même le roi irlandais lors de la fête donnée en l'honneur de son mariage. Pour se réconcilier, Bran offre à Matholwch le cratère de la renaissance par lequel le héros mort à la guerre peut revenir à la vie.

Après le mariage, Brawen se rend en Irlande pour habiter au château. Mais la population ne la supporte pas et, avec son fils, elle est chassée et doit travailler comme servante. Après avoir envoyé son cher corbeau à Bran pour le mettre au courant, celui-ci court à son aide avec une forte armée, traverse la mer et remporte la victoire sur Matholwch. Brawen veille à ce que son fils Gwern monte sur le trône. Cependant, à la fête de la victoire, le jeune homme est jeté dans le feu. Alors éclate un violent combat ; cependant le vainqueur est celui dont les guerriers, grâce au cratère magique, reviennent à la vie. L'auteur de l'assaut, pris de remord, détruit le cratère alors qu'en même temps son cœur s'arrête.

Bran est mortellement blessé à la cuisse par une flèche empoisonnée. Il demande à ses camarades de lui couper la tête et de l'envoyer

à Gwynfryd (la blanche colline ou se trouve aujourd'hui la tour de Londres). Dès la mort de Bran toutes les récoltes se dessèchent en Grande-Bretagne et le pays reste aride pendant longtemps.

Sept Anglais survivent seulement et reviennent dans leur pays avec la tête de Bran. Après beaucoup d'aventures en différents lieux, ils arrivent finalement à Londres où ils enterrent la tête. Pendant leur expédition, cette tête les garde en paix et les aide à rester toujours à une certaine distance des ennuis, et avec même quelque humour. La tête est transportée sur le continent pour y être enterrée car un oracle prédit qu'ainsi aucune invasion étrangère n'aurait lieu.

D'après des fouilles archéologiques, il semble que le culte de la tête fût aussi très populaire au temps des Celtes de l'ancienne Europe.

Dans « Bran » nous reconnaissons « Bron », un des chevaliers de la Table ronde du roi Arthur, et nous voyons aussi au cours de sa mission l'image du roi-pêcheur, las, malade et pourtant gardien du Graal.

Pour les Celtes, il est évident que le pays dont il est le roi soit devenu aride. L'image de la tête coupée sanglante sur un plat revient dans beaucoup de récits. Pensons aux légendes de Peredur, de la Méduse ou de Jean. Nous pouvons y voir un symbole à plusieurs niveaux : l'ancien « moi » offert sur un plat. Car l'âme naturelle offre la tête et le sang, autrement dit, son âme mortelle, jusqu'à l'éveil de l'âme divine latente et sa guérison. Dans l'histoire

Taliesin (± 534-599) Célèbre barde celte qui fréquenta au moins trois cours de rois celtes. Ses poèmes ont été rassemblés dans « le Livre de Taliésin » – en gallois « Llyfr Taliesin ». C'est l'un des plus anciens manuscrits gallois qui nous soit parvenu ; il date de 1275. L'œuvre contient un florilège de poésies en langue galloise. D'autres poèmes, parmi lesquels des complaintes lyriques, sont empruntés à des textes latins. Il est étonnant d'y trouver des références au roi Arthur. Dans le manuscrit, nous découvrons également d'autres références, les plus anciennes dans le domaine linguistique occidental, aux travaux d'Hercule et hauts faits d'Alexandre le Grand.

de Peredur, racontée aussi dans le *Mabinogion*, Peredur défend l'honneur de Gwenhwyfar et sauve sa coupe d'or volée par un chevalier étranger. En échange, ses combattants, en réalité des aspects de lui-même, peuvent en tant que vrais chercheurs du Graal, visiter l'île des bienheureux ou île de la jeunesse, un lieu où il découvre une sorte de château du Graal.

ANNWFYNN Dans nombre de récits celtes, la coupe, le vase ou la source se trouve dans un autre monde, lequel se reflète dans les sphères subtiles de notre monde.

Le nouvel élève confond encore la réalité quotidienne et les domaines subtils. Ce monde subtil et caché a pour nom Annwfyenn.

Certains disent que c'est une grotte sombre dont l'entrée est souvent accessible par une source (voir le conte de la Dame Hiver) gardée par neuf vierges.

Parfois il est aussi représenté comme une île merveilleuse, entourée de nuages et pas très éloignée, une île de légende avec quatre tours et qu'habite un peuple heureux. Ils ont des cheveux d'or, des maisons en marbre blanc et des meubles en or et argent. Ils boivent dans des coupes de cristal et sont protégés par une armure magique qui leur évite toute blessure. Dans les aventures de Connia, une fée mène dans un bateau lumineux le jeune héros sur cette île merveilleuse, un lieu où ne règne ni déclin, ni mort.

Ce monde tout autre semble d'abord inaccessible, inabordable. Ensuite pourtant, un héros

« humain » comme par exemple Cuchulaine dans une légende irlandaise, libère ce pays sacré des géants ennemis avant de revenir sur terre. C'est la même chose dans *Le combat de Moytura* où Lug doit délivrer le pays de « Tuatha de Danaan » des Formorians qui ont volé la coupe d'abondance chargée de forces surnaturelles. Ainsi la coupe du Graal qui, au début, était la propriété exclusive des dieux, devient un talisman aux mains des hommes. Dans d'autres contes, des hommes sont les gardiens du remède conservé dans le cratère : de plus en plus le monde des dieux et le monde des hommes empiètent l'un sur l'autre.

PREIDDEU ANNWFYNN Que le voyage vers l'autre monde soit dangereux, l'histoire d'Annwfyenn nous le montre. Ici le héros nous raconte comment Arthur et trois vaisseaux pleins d'hommes font voile vers Annwfyenn. Ce pays porte différents noms comme la Forteresse de la Montagne ou le Château des Quatre Tours, ou le Château de Verre. Entre ses murs est enchaîné Gweir, l'un des trois prisonniers de Bretagne connus sous le nom de la Triade irlandaise.

Taliesin, le conteur, expose comment ces hommes font voile pour reprendre à Pen Annwfyenn, le maître du monde inférieur, le cratère magique serti de perles et de pierres précieuses. Ce vase est la source secrète de la sagesse et de la connaissance et gardé avec soin par neuf jeunes femmes. De tous ces hommes n'en reviennent que sept. Le poème

Les trouées de lumière dans les forêts, où le chatoiement des rayons du soleil jouent à travers les arbres, eurent pour les Celtes une signification spirituelle particulière. Chaque arbre ou plante avait ainsi sa propre action et sa propre signification ; ainsi le bouleau voué à Bergha ou Brigit, déesse de la parole et de la poésie. Les druides la vénéraient en tant que déesse de la renaissance ; ils recevaient d'elle le pouvoir de clairvoyance et de guérison. Les artisans la vénéraient aussi comme la déesse des forges.



Une nouvelle signification intérieure et éthérique du Graal répand sa lumière et nous parle des temps nouveaux du développement de l'âme

ne dit pas si les autres sont revenus en vie...Il n'est pas faux de comprendre cette manière expéditive de se débarrasser des petits hommes et moines ignorants qui ne comprennent rien à la sagesse et à la connaissance, et de voir le barde inmanquablement parmi l'un des sept survivants. Si le guerrier fait l'offrande de toutes ses forces naturelles, s'accomplit en lui la transformation de l'homme intérieur en Christ, en un possesseur de la coupe du Graal, comme l'exposent à la fin les quelques soixante règles du poème *Preiddeur Annwffynn*.

« Comme une bande de loups traqués
Les moines se rassemblent en foule
Après une joute avec ceux qui savent.
Ils ignorent tout :
De l'aurore qui suit la nuit profonde,
Du cours de ce monde,
De la terrible force de la tempête
Qui frappe le pays.
La tombe du bienheureux est enfouie sous terre.
Je vénère le Très Haut, prince de la sublime demeure.
Que ma tristesse disparaisse, que Christ soit ma récompense. »

Aujourd'hui la sagesse n'est plus donnée aux intermédiaires entre les dieux et les hommes comme jadis aux autorités religieuses ou aux rois. L'homme qui, frappé par la lumière de Hu-Kadam, combat en lui-même les forces contraires, gagnera la sagesse. Neuf est le nom-

bre de l'humanité. Tout être humain peut boire à la coupe du Graal, car c'est un symbole et il la porte en lui-même.

Le monde des Celtes se montre dans le langage imagé comme un monde dur et cruel où le courageux guerrier meurt souvent au champ d'honneur. Mais bien que des passages dangereux rendent l'accès du monde divin toujours plus difficile, et que le « crépuscule des dieux » est un fait certain, alors point à l'horizon une lumière qui annonce une aurore nouvelle. Le héros aperçoit une Lumière inconnue, les vieux symboles retrouvent leur éclat et le combattant qui a déjà fait l'offrande de soi envisage sa victoire définitive – non seulement sur la mort mais aussi sur la vieille religion naturelle.

La sphère magique de la riche tradition irlandaise avec le cratère de la renaissance, source d'éternelle jeunesse, paraît bien éloignée et d'un autre temps, d'une toute autre période de l'humanité. Et pourtant, une signification renouvelée du Graal, intérieure, éthérique, répand sa lumière et nous parle d'un temps nouveau, celui d'un renouvellement de l'âme. ☸

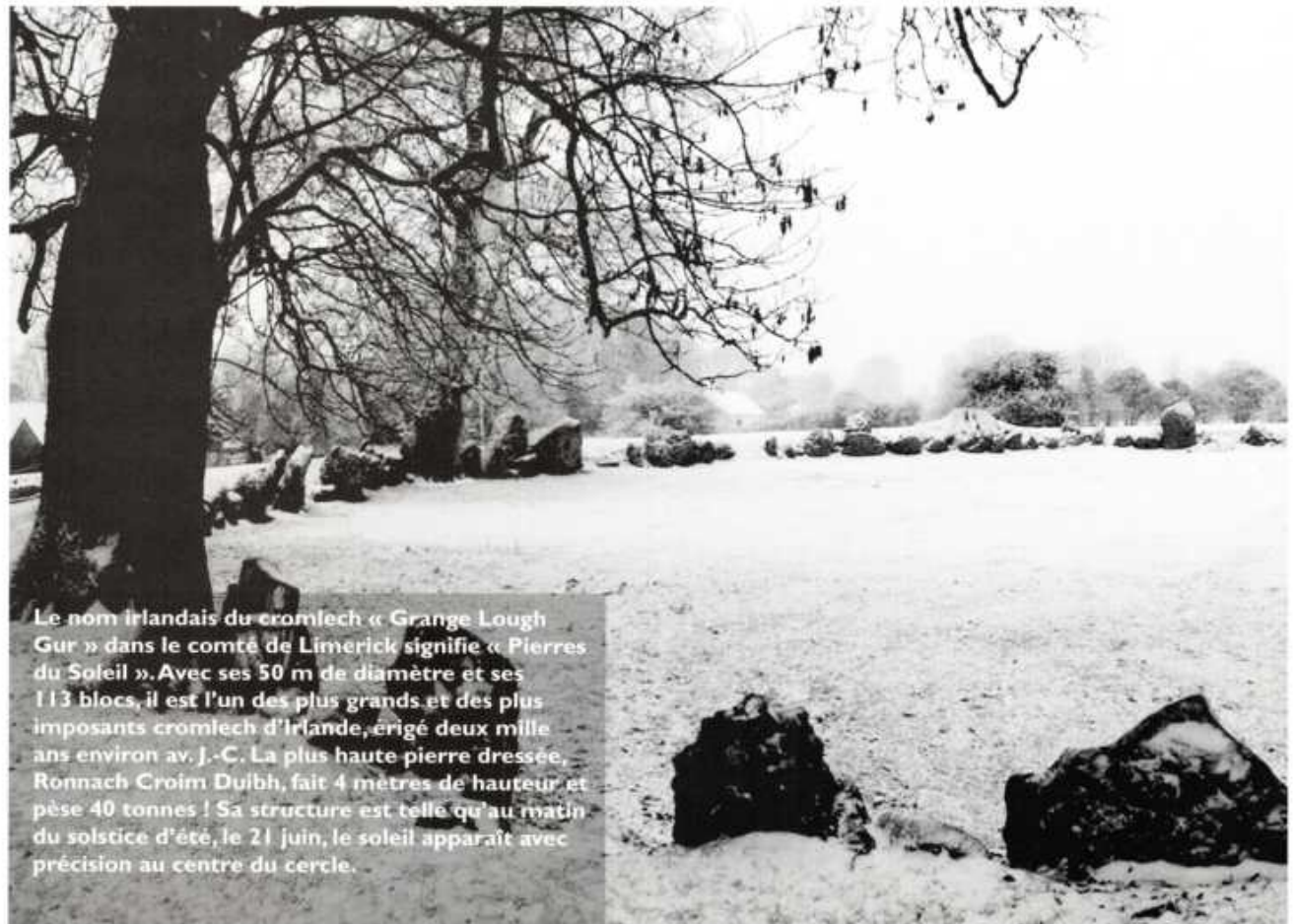
Le cœur d'un poète irlandais, **W.B. Yeats**

En Irlande, sa patrie bien aimée dit-il souvent, où il honore toujours les anciennes Coutumes, W.B. Yeats est surnommé à bon droit le père de tous les chantres. De nombreux écrivains et artistes actuels de ce pays se sentent toujours tributaires de sa musique et de ses chants. S'il y eut jamais un poète-chercheur, c'est bien William Butler Yeats.

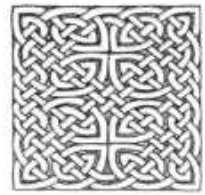
Aucun poète n'a chanté de façon aussi lyrique l'Irlande et l'âme irlandaise. On en vient à oublier que la paix qu'inspirent les paysages irlandais représente dans son œuvre la paix intérieure qu'il espérait trouver dans son cœur éprouvé. Ses poèmes immortels touchent toujours le cœur des nombreux lecteurs qui comme lui sont à la recherche de leur patrie d'origine.

William Butler Yeats (1865-1939) n'était ce-

pendant pas destiné à devenir poète comme ses père et grand-père, mais un pasteur de l'Église d'Irlande. Il ne choisit pourtant pas l'étude de la théologie mais celles du droit et des arts plastiques. Rapidement il fit de la poésie son occupation principale, et cela sous l'influence du peintre irlandais G.W. Russel (1867-1935), qui percevait, dans les mystérieux paysages irlandais, des elfes et des esprits. Sur-tout dans ses œuvres du début, Yeats se laissait



Le nom irlandais du cromlech « Grange Lough Gur » dans le comté de Limerick signifie « Pierres du Soleil ». Avec ses 50 m de diamètre et ses 113 blocs, il est l'un des plus grands et des plus imposants cromlech d'Irlande, érigé deux mille ans environ av. J.-C. La plus haute pierre dressée, Ronnach Croim Duibh, fait 4 mètres de hauteur et pèse 40 tonnes ! Sa structure est telle qu'au matin du solstice d'été, le 21 juin, le soleil apparaît avec précision au centre du cercle.



guider par son amour des traditions populaires irlandaises et de son combat pour la liberté nationale.

LA ROSE ROUGE Sur l'Irlande et son immanquable accomplissement en tant que « happy ton'land » (pays heureux), dans ses poèmes surgit l'image de la rose rouge, symbole du pur amour de la femme intouchable de ses rêves. Ensuite, et de façon encore plus secrète, il fait

référence à « la rose parfaitement mystérieuse et inviolable », l'aspiration spirituelle qui l'emporte toujours plus avant.

Mais cette recherche ne s'exprime pas seulement en vers. En 1885 Yeats fonde la *Dublin Hermetic Society*, et rencontre à Londres madame Blavatsky qui l'initie à la symbolique ésotérique. De 1888 à 1890, il est même membre de l'Union Théosophique pour enfin entrer, en même temps que Maud Gonne son âme sœur,



dans l'Ordre Hermétique de la Golden Dawn, un cercle de rose-croix ayant son temple à Londres. Là, auprès du fondateur Mac Gregor Mathers, est aussi admis A.E. Waite, historien et auteur de l'histoire de la Rose-Croix et de la Franc-maçonnerie mais plus connu pour les cartes du tarot. Pour ce groupe, Yeats écrivit avec Maud tous les rituels initiatique. Il resta fidèle au groupe pendant des années. Cet arrière-plan est évidemment à découvrir dans son œuvre poétique évocatrice influencée par d'Emmanuel Swedenborg et Jacob Boehme, sans oublier William Blake.

En un temps où les sujets abordés par ces auteurs sont rejetés comme superstitions ou mysticisme dangereux, Yeats se bat courageusement contre le climat matérialiste régnant qu'il considère comme une forme d'ignorance. De plus, il croit en l'immortalité de l'âme immatérielle. Cette croyance le mène parfois aussi sur des chemins glissants, cause de multiples déconvenues et d'une vie en général peu facile. On comprend alors difficilement qu'à un certain moment il se soit risqué à analyser les visions de son épouse qui, telle une sorte de medium, au moyen de l'écriture automatique, écrit des messages qu'il enregistre. À partir de là, il élabore dans *The Vision* un système totalement ésotérique où il décrit de grands cycles se déroulant en spirale, en alternant objectivité et subjectivité.

Au-dessus de ces changements temporaires se trouve le *ghostly Self* (le Soi fantomatique), l'étincelle inviolable de la divinité hors toute forme d'incarnation. Dans cet ouvrage, nous trouvons beaucoup d'indications sur la mythologie de l'Irlande ; Yeats s'y trouve à l'aise grâce à ses profondes études. Il traite ce sujet dans *Fairy and Folk Tales* (Contes féériques et populaires) et *The Celtic Twilight* (Le crépuscule celtique). Mais il est évident que son horizon dépasse de loin l'Irlande et la culture celtique. Ce n'est

pas sans raison qu'il se joint, par exemple, à l'Indien Sri Purohit Swami pour la traduction des Upanishads.

En outre, son âme l'incite sans répit à trouver les réponses aux nombreuses questions que lui pose la vie.

UN MONDE QUI PEINE Yeats souffre beaucoup des circonstances et de la précarité de la vie dans ce qu'il éprouve comme *the labouring world*, un monde de dur labeur avec les nombreux soucis de la vie, surtout de la vie sociale et politique mais aussi de la vie amoureuse personnelle. La vie quotidienne avec son *heavy mortal hope*, la lourde hypothèque de la mort, qui n'offre que la perspective de vieux jours chargés de chagrin et de nostalgie. Un thème que le poète vieillissant aborde le plus souvent sous forme de la nostalgie de l'innocence perdue et de la conscience de l'inanité des choses et des vains efforts des hommes.

Sa courte nomination en tant que sénateur au parlement et l'obtention du prix Nobel n'y changent pas grand-chose. Sa conscience dans toute sa sagesse n'envisage plus rien, prisonnière qu'elle est de toutes sortes de soucis. *Mais maintenant, je n'élabore rien, connaissant tout. Ah, Druide, comme est grande la toile d'araignée des chagrins*, soupire Fergus dans son dialogue avec un druide. Et ses déceptions en amour inspirent à Yeats ce précieux conseil :

Ne jamais donner tout son cœur.

Dans ses poèmes, il vise par-dessus tout les apparentes connaissances des vieilles et respectables têtes chauves. Il déclare avec compassion que les scientifiques, vieux et respectables comme ils le sont, n'ont pas mauvaise conscience au milieu de toute leur érudition ; que ce n'est d'ailleurs pas la vie qui use l'homme et le vieillit, mais un cœur soucieux ; et que la cause réelle en est la chute à laquelle l'être vivant est enchaîné comme à la queue d'un chien.

Bien aimée contemple ton cœur et l'arbre sacré qui y grandit

Yeats sait que la passion est le tourment du cœur humain, une âme qui aime justement ce qui la blesse le plus : « *mon âme adore ce qui la déchire* ».

Cette passion détourne l'écrivain lui-même de sa vraie tâche. Elle se hâte de le tromper pour l'entraîner ; il s'écrit : « *Tout me tente !* »

Mais Yeats offre en même temps aux lecteurs une alternative à cette vie douloureuse : « *Écoutez les choses étranges que dit Dieu aux cœurs éclairés* ». Voilà le message fondamental de « *la rose sur la rouge incandescence du temps*, » après quoi elle se déclare « *rose-croix* ».

Cette rose, dans sa beauté éternelle, dit sa répugnance pour le temps devenu vieux et monotone, d'une l'histoire qui ne cesse de serépéter. Le poète doit opérer un radical revirement « *ne plus regarder dans l'affligeant miroir* » et en venir au juste choix, ainsi qu'il se le propose dans le poème *Les deux arbres* :

*Bien aimée contemple ton cœur
Et l'arbre sacré qui y grandit.
De joie jaillissent les saintes branches
Parées de leurs fleurs frémissantes...
Et là les amours font la ronde,
Le cercle flamboyant de nos jours,
De ci de là tourbillonnant (...)
Comme des feuilles dans leur ignorance...
Bien-aimée, contemple ton cœur*

UNE FIN AUX FORMES TERRESTRES Deux des poèmes de Yeats sont devenus des classiques. Ils ont été disséqués à l'envie par la critique,

tandis que pour le lecteur auquel ils parlent au cœur, leur sens est évident. Dans « *Sailing to Byzance* » (Faire voile vers Bysance), Yeats dit que cette ville, sacrée pour lui, symbolise la vie spirituelle. C'est pourquoi il la célèbre comme la ville de la jeunesse éternelle, et non pas comme le séjour pour des personnes âgées qui, dans leurs vêtements mortels, ne sont que « *des manteaux râpés sur des bâtons* ».

Il évoque une ville de sages afin que son âme apprenne ses chants. Et il supplie ces sages de consumer son âme malade de désir, comme enchaînée à un animal mourant, et de l'incorporer dans le prodige que représente l'éternité. Dans la dernière strophe il soupire :

*Hors de la nature je ne prendrai jamais
Ma forme corporelle pour une chose naturelle
Mais comme les formes que les orfèvres grecs
Font et en or et en émaux mordorés
Pour réveiller un empereur somnolant,
Ou façonner une flûte d'or pour chanter
Les seigneurs et les dames de Byzance,
Ce qui passe : l'avenir et le passé.*

Dans la seconde strophe de *The Second Coming* est évoquée l'image d'un faucon s'envolant toujours plus loin de son nid.

C'est ainsi que Yeats décrit l'anarchie où succombe un monde qui a perdu son cœur et où tout finit par tomber en décomposition.

La deuxième strophe du poème offre l'idée d'un retournement, d'une renaissance, un espoir inspiré par l'image séculaire du sphinx.

Epée

Air
Printemps
Jaune
Arthur
Est

**Denier**

Terre
Hiver
Vert
Gauvain
Nord

**Graal**

Eau
Automne
Bleu
Perceval
Ouest

**Lance**

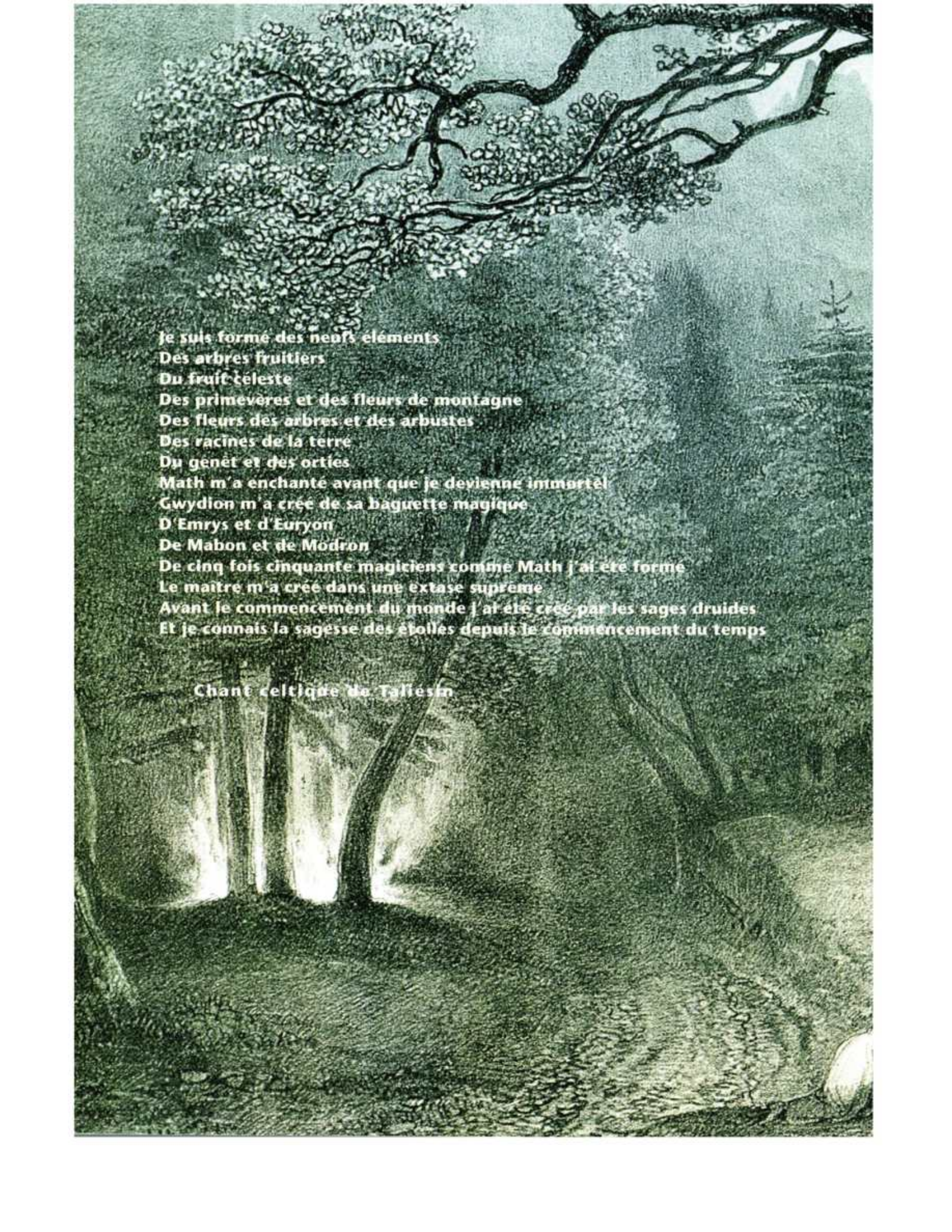
Feu
Été
Rouge
Amfortas
Sud



*Quelque part dans les sables du désert
Se trouve le corps d'un lion à tête humaine
Les yeux vides, sans pitié tel le soleil.*

Ce soleil s'est obscurci d'un sommeil de pierre durant vingt siècles. Et, maintenant encore, la suite n'est pas évidente. La réponse à la question de l'espoir quasiment perdu en la fin de cette ère, viendra en même temps que sonnera l'heure de l'apparition d'une bête monstrueuse s'avançant lourdement vers Bethléem pour une renaissance. Ici, Yeats évoque une fin apocalyptique entre l'Agneau et la Bête de l'abîme. S'il entretient avec amour le souvenir de l'Irlande de sa jeunesse, Yeats ne peut cependant pas considérer comme réels la guerre et les conflits éprouvés par son pays et par lui-même dans sa propre vie. Il croit avant tout en une paix éternelle née d'une lutte temporaire. *Per ignem ad lucem* dit la maxime qu'il choisit pour son initiation dans l'Ordre de la « l'Aube Dorée » (Golden Dawn). ☼

Ces 4 représentations sont connues comme « Les Quatre Bénédiction de Tuatha » ou « Le peuple de la déesse Danu », peuplade mythologique irlandaise. Leur histoire est relatée dans le manuscrit *Le Livre de Leinster* datant de 1150 environ. W. B. Yeats les identifie aux quatre lames du tarot



Je suis formé des neuf éléments
Des arbres fruitiers
Du fruit céleste
Des primevères et des fleurs de montagne
Des fleurs des arbres et des arbustes
Des racines de la terre
Du genêt et des orties
Math m'a enchanté avant que je devienne immortel
Gwydion m'a créé de sa baguette magique
D'Emrys et d'Euryon
De Mabon et de Modron
De cinq fois cinquante magiciens comme Math j'ai été formé
Le maître m'a créé dans une extase suprême
Avant le commencement du monde j'ai été créé par les sages druides
Et je connais la sagesse des étoiles depuis le commencement du temps

Chant celtique de Taliesin